

5 cts - NUMERO DE 24 PAGES - 5 cts

Le Samedi

VOL. IX. No 11
MONTREAL, 14 AOUT 1897

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

\$2.50 PAR ANNEE.
LE NUMERO 5 CTS.

L'ÉTERNELLE TENTATRICE



A QUI LA POMME?

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs - Propriétaires,
No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 14 AOUT 1897

RECOMMANDATION



Le petit Calineau. — Dis, papa, tous les petits garçons s'en vont prendre leur bain, est-ce que je puis y aller aussi, dis?...
Mr Calineau. — Vas-y, puisque tu y tiens; mais si tu te noie, que je ne revoie jamais ta figure ici. Tu m'entends?

BOUQUET DE PENSÉES

De toutes les déclarations d'amour dont il a été parlé, la plus charmante me paraît être celle d'un jeune homme de mes amis auquel une jeune fille demandait à voir le portrait de celle qu'il aimait et qui lui présentait un miroir.

x

Une jeune femme, apprenant qu'il était mort 200,000 hommes dans une guerre, tomba sans connaissance. On ne put la ramener à elle qu'en lui affirmant qu'il en restait encore à peu près 600,000,000.

x

Il est toujours facile de dire: Je ne souhaite aucun mal à mon ennemi. Mais attendez le moment où il lui arrive quelque chose de fâcheux et dites moi si vous en éprouvez peine ou joie.

x

Un homme ne peut faire à une femme de meilleur compliment que de lui demander d'être sa femme; à moins toutefois qu'il ne soit artiste et qu'il lui demande d'être son modèle.

x

Pour qu'un homme soit joyeux de se corriger de ses défauts, il faut qu'il possède, ou une très grande modestie, ou une très jolie femme.

x

Pour la grande majorité des humains, le meilleur moyen de gagner sa vie, c'est de travailler.

x

Pour les Turcs il n'est besoin que d'un bon feu roulant s'ils veulent faire fondre la Grèce.

UN SOLITAIRE.

ENIGMATIQUE

Le vieux pensionnaire. — Un dîner comme celui-ci, madame Durechère, cela me fait croire que je suis encore un jeune homme.

Mme Durechère. — Comment cela?

Le vieux pensionnaire. — Ouh! quand je pense que c'est de l'agneau que nous venons de manger, je crois être encore un jeune homme.

PAS D'ATTENTION

La dame de la maison (sévèrement). — Voyons, Bridgitt, vous ne prêtez pas la moindre attention à ce que font mes enfants. Voilà Henri qui vient encore de se mordre la langue.

IL LES RAMASSERA

Elle. — Arrêtons de danser, Ernest voilà que mes cheveux tombent.
Lui (qui est au septième ciel). — Ne vous en préoccupez pas, chérie, je les ramasserai.

EXCELLENT REMÈDE

Un docteur bien connu disait à ses patients atteints d'insomnie d'essayer d'un nouveau remède qui, paraît-il, est infaillible.

C'est, tout simplement et quand on ne dort pas, d'essayer de se rappeler de toutes ses dettes.

On est sûr de dormir avant d'être arrivé au dixième créancier.

Regardez l'hameçon S.V.P.



Mr Delaruecourte. — J'avais bien entendu dire que pour pêcher à la ligne il fallait de la patience, beaucoup de patience, mais c'est encore pis que ce que je pensais. Voilà 5 mortelles heures que je suis ici et ça n'a pas encore mordu une seule fois!

DE PARTOUT

Maman. — Oh, comme tu as chaud, Henri! Ton vêtement est tout trempé!

Henri. — Je ne puis pas l'empêcher, maman, la chaleur me fait pleurer de partout.

LA RAISON

Bouleau. — Voyons, Rouleau, que deviens tu donc? On ne t'aperçoit plus au club.

Rouleau. — Ma femme est à la campagne.

FACILE A COMPRENDRE

Le petit Freddie. — Pourquoi les emplâtres sont-ils comme ça remplis de trous?

Le petit Jules. — Tiens! c'est pour laisser sortir le mal.

TRÈS PARTICULIERS

Une petite fille de ma connaissance ayant entendu parler d'histoires affreuses dans lesquelles de malheureux enfants étaient martyrisés par leurs parents, me dit: Vois-tu, les petits enfants devraient toujours être très particuliers dans le choix de leurs parents.

UN FAIT

La petite Julie (qui s'occupe à vider une boîte de fraises). — Dis-moi donc, maman, comment cela se fait-il que les plus petites fraises, elles sont toujours au fond de la boîte?

ELLE NE POUVAIT LE DIRE

Mr Dude. — Pensez vous, Mlle Lépine, que Mlle Têtefolle se moque de moi?

Mlle Lépine. — Ça, je ne puis pas le dire. Elle rit quelquefois pour si peu de chose.

PORTE TOUJOURS OUVERTE

La mère. — Pour l'amour du ciel, ma pauvre fille, que penses-tu donc faire dans le monde? Tu ne sais ni coudre, ni faire la cuisine, tu n'as que peu d'instruction et tu n'es pas une héritière.

La fille. — Voyons, maman, je puis toujours me marier, je pense.

MAUVAISE CHANCE



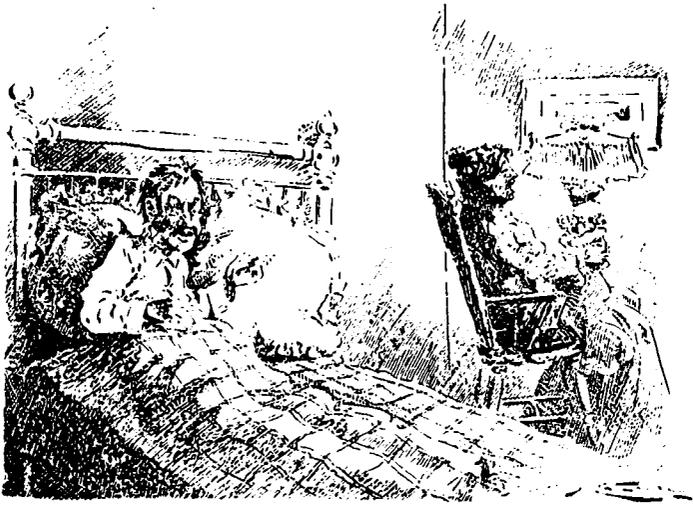
I

Pat. — Il est certain qu'un homme portant une planche remplie de clous a besoin de prendre beaucoup de précautions et...

II

Le bicycliste (sonnant avec rage). — Mais, ôtes-toi donc du chemin, mauvais Irlandais!
Pat (laissant choir sa planche). — S'il est possible de faire peur comme ça au pauvre monde!

MÉLODIE NOCTURNE



Le mari heureux. — En voilà une riche idée que j'ai eue là, en disant à ma femme que madame Denface restait debout toute la nuit pour l'entendre chanter au bébé.

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUTS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DXXVII

LA PLAINTÉ DES CHÊNES

A Maurice Bouchor.

Les impassibles rois sont là, découronnés
De leur vert symbolique et de leur fierté sombre,
Qui, jadis, par leur prêtre, adorant sous leur ombre,
Bravaient les éléments tout à coup déchainés.

Lugubres maintenant, mornes, abandonnés,
Dans l'amas, vif encor, des vieux hêtres sans nombre,
Leurs troncs semblent un vaste et sinistre décombre,
Qu'un ouragan, demain, verra déracinés.

O Celtes ! Teutates ! ô noirs dolmens sublimes !
O gui ! frère arbrisseau des plus royales cimes !
O ! qu'aux chênes les cieus, en hiver, semblent lourds !

Quand le vent leur apporte, en ses farouches trombes,
La plainte que leur âme exhale sur les tombes
Des druides muets au fond des grands bois sourds !

AGEL LETALLE.

INSTANTANÉS

XXXVI

VILLES RUINES

Le vieux donjon dresse vers le ciel sa plate forme ruinée que le soleil inonde de ses rayons.

La mer bleue s'étend, immense et, vue de cette hauteur, semble enserre complètement ce dernier vestige féodal dressé sur le haut rocher.

L'écroulement de quelque vieille échauguette a formé comme une grotte dont l'ouverture, bien à l'abri des vents du nord, s'ouvre en face du plus bel horizon qu'un œil humain pût embrasser.

Entre les débris, accumulés par le temps, poussent les ravenelles aux rellets d'or, les lierres aux tons glauques, et les mousses jaunâtres, pendant que des touffes de digitales lancent, fièrement, leurs thyrses de clochettes empourprées.

A côté, au milieu de cette flore, bizarre, spéciale aux vieilles ruines, existe une faune plus bizarre encore.

Ce sont des pigeons élisant domicile dans les interstices des créneaux

MAUVAISE CHANCE — (Fin)



III

Pat. — M'en avez-vous fait une de ces peurs !

IV

Le bicyclette. — Pan... pif... paf... boum !

V

Pat (philosophiquement). — Voilà un homme qui, sûrement, une autre fois, prendra plus de précautions quand il rencontrera un Irlandais portant une planche remplie de clous.

et des machicoulis respectés par le temps, en compagnie de choucas, cornelles minuscules de la grosseur d'un merle dont la petite tête blanche, où scintillent deux yeux d'émeraude aux lueurs phosphorescentes, poitait curieusement. Des lézards aux yeux d'or s'allongent paresseusement sur les pierres brûlées par le soleil. Les insectes aux mille couleurs, les grillons noirs, les cigales, font retentir l'air de leurs bourdonnements, de leurs trilles, de leurs appels aigus ; tandis que des essaims de mouches, volant dans un rayon de soleil, font entendre leur basse profonde.

Mais un cri !

C'est celui d'un épervier venant chercher fortune dans la paisible colonie. Et toutes les têtes de se renfoncer peureusement dans leur abri, les brestioles de disparaître, le concert de s'éteindre comme par enchantement. Puis, le danger passé, le calme rétabli dans cette sauvage nature, tous reprennent la chanson interrompue, accompagnés, au loin, par le hullement du vent dans les rochers et le bruit du ressac sur les falaises de la côte.

SHAW.

UNE PRÉDICTION PAR MOIS

LA VIERGE

Ce signe du zodiaque, 22 août au 21 septembre, c'est Astrée, admis parmi les constellations, qui fut Diana pour les uns, Cérés pour d'autres.

L'homme qui naît sous ce signe est bien fait, sincère, généreux, discret et bienfaisant. Il recherchera avidement les honneurs, surtout dans la cléricature. Il sera souvent dupé, volé, à cause de son ignorance absolue de tous détours, de toutes roueries.

Il sera recherché dans sa mise, mais sans coquetterie. Relativement fortuné, ses biens consisteront surtout en immeubles plus ou moins luxueux ; il saura parfaitement les faire fructifier.

Les femmes seront adroites, dissimulées, perfides, jolies et coquettes, inconséquentes et cupides ; elles penseront mal et se riront d'autrui ; pourtant, un bon aspect de Vénus peut atténuer ces mauvais présages.

Si leur conduite est souvent blâmable avec leur premier mari, elle devient raisonnable avec le second.

Leur cœur est peu enclin à la bonté, malgré leurs doucereuses manières. L'âge les rend mélancoliques et méchantes.

AU PAYS DES PEAUX ROUGES



La marche de la civilisation.

MAGE.

UNE NOMBREUSE FAMILLE

Le crieur de la cour de circuit a été la victime d'une déplorable facétie. Quand un témoin est absent, le crieur l'appelle dans les couloirs. Ayant à appeler Philippe Logue, notre homme cria, à travers la porte et d'une voix de stentor :

— Philippe Logue !

Un avocat qui passait, lui souffla plaisamment à l'oreille : Epilogue !

— Epi-Logue, hurle le crieur.

— Décalogue, ajoute un autre avocat.

— Déca-Logue, fait docilement le crieur.

— Apologue, murmure un troisième avocat.

— Apo-Logue, continue le crieur qui commence à trouver que cette famille des Logue est bien nombreuse.

— Prologue, lui dit un quatrième avocat.

— Allons, fit le crieur, Philippe Logue, Epi-Logue, Déca-Logue, Apo-Logue, Pro-Logue, en vous attend encore.

Heureusement que le juge a envoyé le greffier dire au bravo crieur qu'il était inutile de continuer.

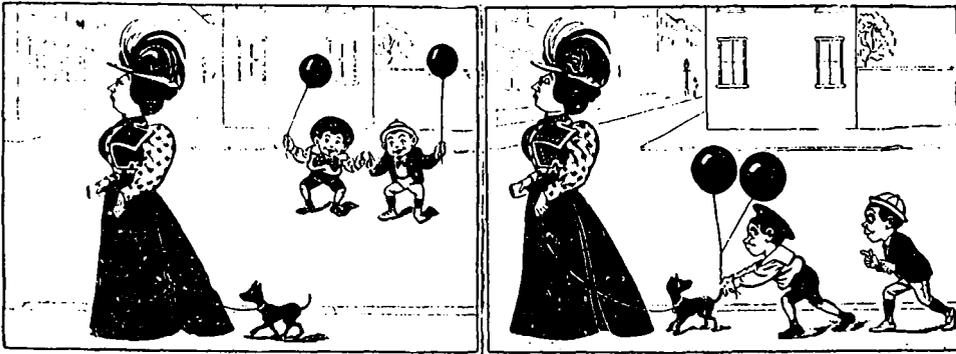
LEÇON D'ARITHMÉTIQUE

On demande à Babylas :

— Je suppose que vous donniez à votre petit frère 9 dragées et que vous lui en preniez 5, qu'est ce que ça lui fera ?

BABYLAS. — Ça lui fera de la peine.

NOUVEL ASTRE AU FIRMAMENT



I
Madame de la Hautegomme se promenait bien tranquillement avec Puce, une jolie petite chienne qu'elle affectionnait beaucoup, quand d'affreux gamins (cet âge est sans pitié)...

II
...profitèrent de son inattention, pour attacher à la queue de l'infortuné animal deux de ces petits ballons rouges que donnent les magasins aux enfants.

AOUT

Août, mois brûlant, c'est toi ! Garçons et filles
Quittent le toit de chaume et s'en vont vendanger
Le soir, pour le repos, assis sous les charmilles
Ils s'endorment, bercés par le souffle léger.
Mais des nuages gris comme des spectres blêmes
Glissent silencieux ; des grondements confus
Vont d'échos en échos, puis dans des oris suprêmes.
L'orage arrive enfin, des lointains inconnus.
Sur la grève, pieds nus, jeunes gens et baigneuses
En bataillons serrés vont, les cheveux au vent,
Affronter le remous, et les vagues houleuses
Les couvrent, en fuyant, dans un effacement.

HENRY VERDUN.

PÊCHEURS A LA LIGNE

L'ABLETTE

I

Il n'y avait nulle raison apparente à ce que Ribelaine prit plus de poissons que Grattesouche, car ils pêchaient au même endroit de la Seine, depuis le même temps, avec les mêmes engins. Il en était ainsi cependant ; et jamais Ribelaine ne revenait sans quelque ablette, tandis que Grattesouche se plaignait que cela n'eût même pas mordu une seule fois.

D'abord, ils n'attachèrent pas grande importance à cette inégalité du sort. Ils étaient de mœurs paisibles, tous deux bureaucrates retraités ; et leur douceur quêtait augmentait encore, d'être assis des heures, les jambes pendantes, tantôt sur l'émeraude trouble qu'éveille par le fleuve le lever du soleil, tantôt sur le vert impénétrable de jade qui s'épand les soirs, alors que les derniers rayons, par delà les ponts, n'allument plus, aux flancs des arches extrêmes, que des colonnes d'or.

Lorsque leurs yeux se lassaient de contempler le flottement monotone du bouchon, ils avaient, pour se distraire, le mouvement des quais ; la coulée des bateaux, dont le remous venait jusqu'à eux en vagues opaques, aux sommets cerclés de moires changeantes ; la contemplation de la tour Eiffel. Ils s'accordaient alors qu'un peuple qui possède une tour aussi "conséquente" et qui a le culte de la pêche à la ligne n'est pas près de finir. Des émois les interrompaient brusquement de temps à autre, quelque frémissement du bouchon, une ombre passant sur l'eau, un soubresaut dont elle se ridait, ou le sillage d'un poisson. Ils redevenaient graves alors, comme pour un sacerdoce ; puis, l'émoi passé, ils reprénaient leur contemplation, placides, échoués sur cette herbe, comme ils avaient échoué leur vie sur un rond de cuir, au temps de la jeunesse, ni bons ni méchants, inoffensifs.

II

Cependant, la malchance de Grattesouche allait s'accroissant ; et il ne se passait pas de jour, en revanche, que Ribelaine n'enlevât de l'eau ses deux ou trois ablettes, longues de plusieurs centimètres et qui miroitaient dans le soleil comme du vif-argent. Grattesouche n'y comprenait rien, Ribelaine non plus. Une question de veine ou de déveine ne pouvait pas expliquer une telle suite de journées pareilles, de résultats identiques. Ils commencèrent d'en chercher la cause.

Ribelaine examinait la façon dont son camarade attachait l'amorce, le regardait du coin de l'œil tenir sa ligne. Assurément, il ne voyait rien d'anormal ou de répréhensible en la façon dont Grattesouche se comportait. Pourtant, il fallait bien qu'il y eût quelque chose. Alors, il donnait des conseils, au hasard, lui faisait augmenter ou diminuer le fond, lever ou baisser sa perche, ou lui reprochait sa précipitation ou sa lenteur : tantôt il avait un coup de poignet si vif que le poisson déjà pris en était décroché, tantôt il tardait trop et le poisson s'en allait. Lui-même se donnait comme exemple :

—Tenez, voyez comment je fais !

Rien ne changea. Il résulta, de leurs efforts, la constatation, pour Ribelaine, d'une supériorité inexplicable, mais d'autant plus grande, sur son compagnon ; et, pour Grattesouche, un sentiment d'infériorité qui lui devenait de jour en jour plus importun. Grattesouche, en effet, se trouvait aussi intelligent que Ribelaine, plus intelligent même. Une jalousie s'éveillait. Il soupçonnait vaguement son compagnon de con-

naître quelque secret, d'avoir, dans la préparation de son appât, quelque recette infailible qu'ils s'obstinaient à celer égoïstement. De l'aigreur se manifesta. Il ne demandait plus de conseil, affectait, lorsque l'autre lui en donnait, de se montrer d'un avis opposé et d'agir de la façon contraire. Il cessait de sourire aux captures de son rival ; et, plusieurs fois, à l'enlèvement d'une ablette étonnante qui arrachait à Ribelaine un cri de triomphe, il dédaigna de tourner la tête et se contenta d'un grognement vague. Les manières de Ribelaine l'exaspéraient. Il le trouvait indécent avec sa joie bruyante, la façon dont il fuisait, à chaque prise, flotter le poisson au bout de sa ligne, comme un drapeau d'argent, dont il le décrochait, avec des gaietés verbeuses, l'envoyait dans sa bite rejoindre les autres. Il lui paraissait naturel, d'ailleurs, qu'il agit ainsi. Il l'avait toujours connu sans délicatesse. Déjà autrefois, au bureau, il aurait eu beaucoup à dire, sans la bénignité naturelle de son caractère. Et des colères rétrospectives se mêlaient à la jalousie présente, sans cesse avivée par le succès. Ribelaine lui devenait odieux. Jamais encore il n'avait remarqué comme il était gros et laid. Puis, était-il assez ridicule à glousser ainsi qu'il le faisait, avec des airs supérieurs, lorsqu'il le voyait rater son poisson ?

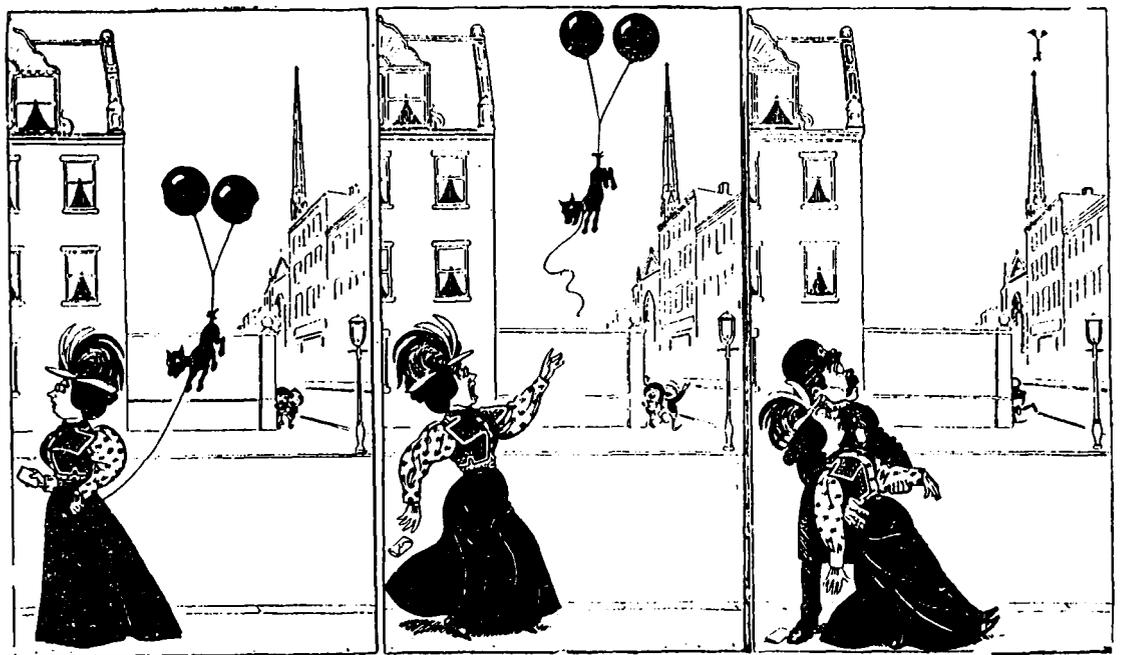
Grattesouche n'avait jamais enduré un supplice semblable. Il en maigrissait, devenait jaune, bilieux. Chaque ablette qu'enlevait Ribelaine lui donnait un grand coup au cœur : son sang s'arrêtait un moment, puis lui montait à la tête ; et, devant l'immobilité désespérante de son propre bouchon, il rêvait des vengeances terribles. Des idées féroces hantaient sa cervelle somnolente de pêcheur. Et il roulait des yeux de plus en plus furieux, lorsque Ribelaine, paisiblement, mettant un nouveau poisson dans sa boîte, lui disait :

—Je ne sais pas comment vous faites. Tenez, c'est pourtant pas difficile !

III

Un matin, Grattesouche prit place avec un air mystérieux, muni d'engins formidables. Ribelaine salua gaiement cet attirail de conquête, vaguement railleur au fond, convaincu de ne devoir son succès qu'à la supériorité de son esprit. Après quelques paroles ils se turent, devenus

NOUVEL ASTRE AU FIRMAMENT — (Fin)



III
L'effet fut immédiat. Un coup de vent et Puce, gracieusement soulevée par son appendice caudal, s'éleva dans les airs...

IV
...Et madame de la Hautegomme, complètement interloquée, ayant lâché la laisse, le chien monta, monta, tellement que...

V
...après quelques minutes, il disparaissait à l'horizon et que sa maîtresse tombait inanimée dans les bras d'un policeman. Inutile de dire que les deux vauriens avaient disparu.

très sérieux, les yeux rivés à leurs bouchons. La partie s'engageait. Le premier succès fut pour Grattesouche. Il tira une ablette ; et son émotion fut telle qu'il cria : ho ! le souffle coupé, envoyant presque le poisson dans les arbres du quai. Mais aussitôt Ribelaine en prit une à son tour ; et, manifestement, cette dernière était le double, comme grosseur. Grattesouche pinça les lèvres. Le silence reprit. Cinq minutes s'écoulèrent ; puis, coup sur coup, Ribelaine tira de l'eau deux nouvelles ablettes :

— Oh ! des petites ! fit Grattesouche.

Ribelaine ne répondit pas, se contentant de siffloter un air joyeux.

Au bout d'une heure, Grattesouche était toujours avec son ablette, une maigre ablette étique, anhéante et qui commençait de chavirer dans son pot, montrant le blanc. Ribelaine, au contraire, en avait pris une dizaine ; et comme, pour narguer Grattesouche, il avait placé justement le seau où elles nageaient entre eux deux, de sorte qu'elles lui tiraient l'œil, qu'il ne pouvait s'empêcher de les regarder avec colère : de belles ablettes élancées avec des dos blonds à reflets fauves et verts ; et ces poissons narguaient celui de Grattesouche, le tournaient en dérision positivement, le réduisaient à des proportions de vairon.

Tout à coup Ribelaine, qui suivait son flotteur avec une attention intense depuis un moment, le vit s'enfoncer. Il tira ; il y eut une résistance manifeste ; la perche fléchit, comme si elle devait rompre ; mais le poisson parut hors de l'eau ; un poisson plus gros que tous les autres, et qui parut à Grattesouche énorme, monstrueux.

— Un gardon ! criait Ribelaine. Un gardon !

C'était vrai : on voyait du rouge aux nageoires. Grattesouche suffoqua. Ribelaine justement, dans la joie de cette capture, ne tarissait pas. Il évaluait la taille du poisson, son poids :

— Il a bien douze centimètres ; il pèse un quart !

Puis il détaillait ses émotions, presque un effroi lorsqu'il avait senti un poids pareil au bout de sa ligne.

L'agacement de Grattesouche, dont l'humiliation était accrue en proportion de la magnificence de son attirail, atteignit à son comble, lorsque enfin son bouchon, à son tour, commença de nager. Ça mordait. Il concentra toutes ses facultés. Lui aussi voyait un gardon à son hameçon, un gardon plus gros que l'autre, une carpe peut-être. Il se cala, pour se prémunir contre la secousse ; puis, triomphant, il tira de toute sa force. Le poisson jaillit de l'eau d'un tel élan qu'il eût été invisible sans son petit scintillement d'argent. Il retomba, dansant au bout du fil ; et il était si mince et si léger qu'il ne pouvait faire poids et que son frétillement l'écartait, le rendait insaisissable comme un vol de papillon. La déception de Grattesouche se changeait, devant cette obstination de la bête, en une colère. Il aurait voulu la prendre et la faire disparaître ; mais la bestiole s'entêtait à voltiger ; elle lui venait sur le nez, dans l'œil, puis repartait, étalant bien à tous les regards son exiguité ridicule, son infinité dérisoire. Et, pour comble de déveine, en levant la tête, il perdit l'équilibre, se renversa sur le dos. Enfin Grattesouche se

LA DIFFÉRENCE



Mr Puff.—Pour quelle raison me comptez-vous vingt cents une coupe de cheveux, quand votre enseigne porte qu'une coupe de première classe coûte 15 cents, seulement ?

Le barbier.—Monsieur, je pu s'assurer dans la glace qu'il n'a certainement pas des cheveux de première classe !

mit sur ses pieds, finit par saisir l'ablette.

Ribelaine dit sournoisement :

— Matin, il vous a donné du fil à retordre, celui-là !

Puis, comme l'autre ne répondait rien, il ajouta :

— Oh ! les têtards, c'est malin comme tout.

— Un têtard ! bondit Grattesouche. Un têtard !

Il suffoquait, les yeux hors de la tête. Il regarda autour de soi, cherchant une vengeance. Il vit le dos gouailleur de Ribelaine, la raillerie de sa boîte à poissons où trônait le gardon à nageoires rouges. Et vlan ! avant qu'il eût eu le temps de penser, cédant à une colère immaîtrisable, il détacha un coup de pied, flanquant les poissons à l'eau.

Ribelaine, la face fouettée d'un coup de sang, ouvrit des yeux ronds ; sa bouche placide se tordit, montra, dans un angle, des dents jaunes. Et, s'aidant des mains et des genoux, il se leva, s'élança sur Grattesouche :

— Tiens, cochon ! va les chercher !

Le dos de Grattesouche creva la Seine. L'homme s'enfonça, laissant la vision de son visage hagard, de son gilet crème, de ses membres en l'air, vite disparue. Il n'y avait plus qu'un remous énorme où flottaient des ventres blancs de poissons.

Revenant à soi, pris d'une terreur folle, Ribelaine cria :

— Au secours !

Puis, comme il savait nager, il se jeta à l'eau. Il rejoignit Grattesouche qui se débattait. Il put le saisir, l'entraîna jusqu'à une rampe. Des débardeurs accourus l'aidèrent.

Alors, se secouant comme des chiens mouillés, Grattesouche et Ribelaine, sans un mot, allèrent reprendre leurs engins. Et, s'étant salués, très dignes, ils se tournèrent le dos et s'éloignèrent chacun de son côté.

JEAN REIBRACH.

LA VÉRITÉ



Mme Penoute.—Tiens, Penoute, je parie que je puis user douze de ces machines-là sans jamais devenir comme cette fille-là.

IL N'Y EN A PAS

Un jeune homme s'adresse chez un commerçant qui demandait un mes sager, et la conversation suivante s'engage entre le patron et lui :

Le patron.—Et d'abord nous n'avons nul besoin de garçon paresseux ici. Aimes-tu l'ouvrage ?

Le garçon (serment).—Non, monsieur.

Le patron.—Comment, tu n'aimes pas l'ouvrage et tu viens m'en demander ? Je veux, moi, un garçon qui l'aime.

Le garçon.—Il n'y en a pas, monsieur.

Le patron.—Comment, il n'y en a pas ? Mais si, et il en est venu ce matin au moins six, ici.

Le garçon.—Et comment savez-vous qu'ils aiment le travail, monsieur ?

Le patron.—Mais, parcequ'ils me l'ont dit.

Le garçon.—Ça, c'est pas difficile et je pourrais bien vous le dire, moi aussi ; mais je suis franc et je ne dis jamais de mensonges. Je n'aime pas le travail, je le dis. Je travaille pourtant, mais c'est parce que j'y suis forcé.

Cela fut dit d'une manière si décidée qu'il a eu la place.

IL DÉSIRAIT LES GAGNER

Le petit frère.—Mr Belletête, est-ce vrai que vous aimez bien ma sœur Exilda ?

Mr Belletête.—Mais certainement, mon petit ami. C'est une drôle de question que tu me fais là. Pourquoi veux-tu le savoir ?

Le petit frère.—Parce que Exilda a dit qu'elle donnerait bien dix piastres pour le savoir et que j'aimerais bien les gagner.

DEVINETTE



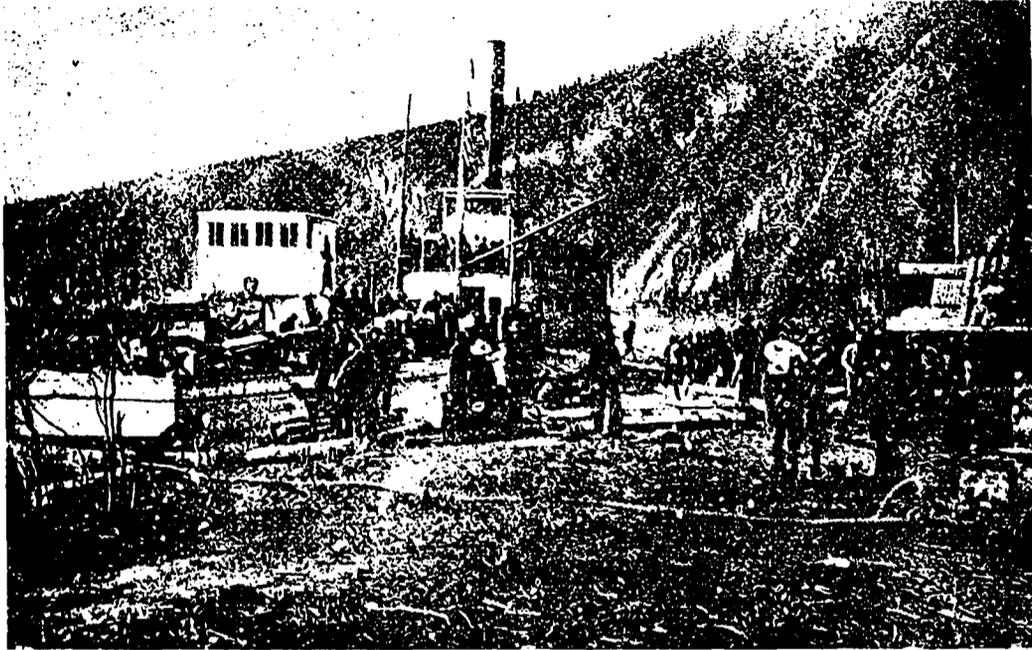
Voilà bien le voyageur qui s'est blessé, mais où est le jeune homme qui l'accompagnait ?

PRENEZ L'EXTRAIT ORCHITIQUE CONCENTRÉ DU DR FRED. J. DEMERS,

contre la Fatigue ou Epuisement Cérébral, Idées Fixes, Scrupules, Maladies Nerveuses, Débilité Générale.

(Voir l'annonce)

CHRONIQUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE



LE STEAMER "BELLA" LORS DE SON PREMIER VOYAGE A KLONDYKE



ce moment où tous les yeux sont dirigés vers le pays de l'or, vers l'Eldorado arctique découvert sur les bords du Yukon, nous avons pensé offrir à nos lecteurs une vue, d'après un instantané, d'un campement de chercheurs d'or, à Klondyke, et celle du steamer "Bella" lors de son premier voyage à cette même localité.

Ces mots, chercheurs d'or, éveillent de telles idées de richesse facile à acquérir, de fortunes pouvant être réalisées en quelques semaines, qu'il nous sera permis d'ajouter, comme unique commentaire, aux deux gravures ci-contre, la réflexion suivante : Combien, parmi ceux qu'entraînent dans ces affreux déserts, la soif des richesses, reverront-ils leur patrie ? Que de drames ignorés auront pour décors les bords arides du Yukon ou les gorges des montagnes que doivent traverser, ballot au dos et bâton à la main, tous les aventuriers qui, depuis quelques semaines, sans se laisser décourager par les lugubres perspectives de la faim, du froid et des fatigues terribles, se dirigent vers les gisements aurifères ?

Il me semble que tous ceux qui, par leurs conseils, — presque toujours intéressés, — encouragent cet exode, assument de bien lourdes responsabilités morales !

* * *

Coney Island ! Ce nom invoque des idées d'air pur, de lames rafraichissantes, où les heureux de la terre vont tremper leurs membres, retremper leurs forces pendant que le vulgum pécus sue sang et eau dans les maisons surchauffées, sur les asphaltes au trois quarts liquéfiés par les "vagues chaudes" déchainées après nous.

Souhaitons que les lecteurs du SAMEDI, si, toutefois, au moment où paraîtront ces lignes, le soleil darde encore sur leurs crânes ses torréfiants rayons ; souhaitons, dis-je, qu'ils trouvent dans le spectacle de cette foule joyeuse, se livrant aux douceurs du bain, le sentiment absolument rafraichissant que nous y avons trouvé nous-même.

Heureux New-Yorkais qui, en quelques tours de roues, sont transportés de la fournaise sur ces plages hospitalières, pouvant ainsi, de temps à autre, détendre le ressort de leur organisme dans les plaisirs hygiéniques du bain, de la promenade en mer et de toutes les séductions des plages de high-life.

* * *

C'est le 11 juillet que l'aéronaute André, ainsi que MM. Traenkel et Strindberg, ses compagnons de voyage, s'élançait dans son ballon l'"Adler" à la conquête du pôle nord.

Les lecteurs du SAMEDI ont suivi avec assez d'attention l'étonnant récit du voyage de Nansen pour comprendre les difficultés terribles auxquelles viennent se heurter les expéditions polaires. Il est vrai que celle du professeur André s'accomplit dans des conditions absolument nouvelles et que nul ne peut contester la supériorité indiscutable d'une expédition ne comportant aucune fatigue ; permettant, si le vent est favorable, de dévorer l'espace ; bien pourvue de tout le nécessaire, sur celles ordinairement tentées jusqu'à ce jour, avec des traîneaux attelés de chiens, à travers les hummocks et les crevasses, n'avançant qu'au prix des plus terribles dangers et ayant souvent contre elles la dérive de la glace rendant inutile tant de fatigues.

La question, pour l'expédition André, se résout facilement, mais il faut que le vent souffle avec une direction constante et

une force suffisante pour permettre aux hardis aéronautes d'atteindre le pôle, de le dépasser ensuite et d'atteindre une des terres les plus rapprochées du monde civilisé. Il est vrai que tout cela est gros de dangers connus et inconnus. Et d'abord le vent régnant sur un parallèle quelconque, souffla-t-il plein nord, peut-il dépasser le pôle ? N'y a-t-il pas, avant le point mathématique où se croisent les méridiens, une zone semblable à celles du froid et du magnétisme, à la limite de laquelle le vent cesse de souffler vers le nord pour revenir en sens inverse à quelques milliers de pieds au-dessus de la première direction ?

Les travaux sur les courants aériens auxquels se sont livrés les aéronautes de tous pays, mais principalement ceux français, ont apporté la preuve, souvent répétée, de l'existence de courants superposés et permettant, par le passage de l'aérostat à différentes altitudes, de suivre des directions quelquefois diamétralement opposées à celle initiale.

Souhaitons pour le hardi Suédois que ces suppositions ne se réalisent pas et qu'il réussisse à franchir le point mystérieux pour la connaissance duquel ont déjà été sacrifiées tant de nobles victimes.

L'an dernier et jusqu'au 20 mai, André fut retenu par les vents contraires sur l'île des Danois, le vent ayant, depuis le 27 juillet, constamment soufflé du nord ou du nord-ouest.

Cette première campagne n'a pas été complètement stérile, puisqu'elle a permis de laisser sur place, le hangard, l'appareil à gaz et une grande partie du matériel nécessaire à l'expédition.

M. Alexis Machuron, un des ingénieurs et le neveu de l'aéronaute-constructeur Lachambre, de Paris, remplaçait son oncle dans le délicat travail du gonflement et du départ ; malgré quelques détériorations au hangard, le mal fut vite réparé, le ballon débarqué et mis en place et le gonflement, sous la direction de l'ingénieur Stake, effectué en quatre jours.

L'"Adler", — c'est le nom donné par André à son aérostat, — est d'un cube de 5,000 mètres, gonflé à l'hydrogène pur, c'est donc une force, ascensionnelle de près de 6,000 kilogrammes mise à la disposition des aéronautes.

L'étanchéité de ce géant des airs fut éprouvée, une fois le gonflement effectué, à l'aide de bandes d'étoffes imprégnées d'acétate de plomb promenées sur les contours afin que la moindre fuite d'hydrogène sulfuré fut décelée par la réaction en noir.

Enfin, tout étant paré, deux dépêches furent rédigées par André à l'adresse de S. M. le roi de Suède et à celle de ses compatriotes et amis, et, à 2 h. 30 minutes, l'ascension avait lieu dans de bonnes conditions, au milieu des hurrahs de ceux qui restaient à terre, envoyant leurs souhaits, dans un dernier salut, aux intrépides voyageurs. La direction était alors N. N. Est, la vitesse du vent d'environ 35 kilomètres à l'heure. A 3 h. et demie, l'aérostat disparaissait dans la brume.

La confiance, si bien justifiée, qu'inspirait le "Fram" à Nansen, le professeur André l'a en son "Adler".

Que nos souhaits l'accompagnent lui et ses deux compagnons et puissent-nous bientôt enregistrer la relation de ce voyage, aussi fantastique que celui des héros de Jules Verne.

LOUIS PERRON.

O univers, tout ce qui te convient me convient. — MARC-AURÈLE.



CAMPMENT DE CHERCHEURS D'OR PRÈS KLONDYKE.



CONEY ISLAND.

STELLE

A ANDRÉE GERMANE
In Memoriam.

Depuis un mois qu'elle est froide sous l'humble croix.
Tous ses instants ne sont que des instants très froids
La chair qu'elle a quittée est inerte, et nul rêve
N'habite plus son front ;

La nuit creuse ses yeux morts qui se videront
Et pour qui jamais plus nul soleil ne se lève . .

Tout est fini . . . Tout s'est fermé . . . Tout s'est éteint . . .
C'est l'effrayante nuit que ne suit nul matin . . .
C'est le silence dont nul chant ne rompt la porte . . .

C'est, pour elle, la fin
De tout . . . Tout est néant sous son suaire fin :
Et l'univers est mort pour cette jeune morte.

Chère, vous m'étiez sœur, et je vous fus ami :
Et nous nous chérissions très purement parmi
Nos rêves fraternels et nos strophes pareilles.

Et, lorsque nous chantions
Ensemble la beauté des fleurs et des rayons,
Nos deux voix emperlaient de rimes nos oreilles . . .

Vous ne chanterez plus pour moi votre âme en fleur ;
Et vous n'entendez point le cantique en douleur

Qui tombe de mon cœur jusqu'à la terre sourde . . .
Vous êtes en hiver
Eternel : et je reste, au fond du printemps vert,
Plus désolé qu'au fond de votre tombe lourde . . .

Qu'est devenu le temps où j'étais en Alger ! . . .
Qu'est devenu le jour où je vous ai connue ! . . .
Blanche amie, âme blanche, hélas ! qu'est devenu
L'heure ancienne où je vins à vous en étranger ?
Qu'est devenu l'instant où, troublante ingénue,
Vous contemplant, je crus qu'il venait de neiger ? . . .

Qu'est devenu votre sourire ? . . .
Sur votre bouche qui chantait
S'éternise un rictus : mais le silence est pire
Quand c'est une âme de poète qui se tait . . .

Que devinrent vos espérances,
Frêle enfant qui pleuriez déjà,
Femme au cœur virginal dont l'amour naufragea,
Oiseau-Lyre sublime à force de souffrance ? . . .

Que sont devenus nos espoirs ? . . .
Là-bas, dans la France africaine,
Des poètes, de qui vous étiez souveraine,
Chantaient féalement vos vers dans les beaux soirs . . .

Que devint tout cela ? Qu'êtes-vous devenue ?
Que devient la moisson qu'annonçait vos vingt ans ?
Pourquoi mourir avant d'avoir chanté longtemps ?
Pourquoi quitter ceux qui chantaient votre venue ? . . .

Aviez-vous deviné que la gloire est un feu
Qui dans les cœurs allume un enfer dès la terre ? . . .
Pressentiez-vous, quand vous choisissiez de vous taire,
Que la gloire immuable est au trône de Dieu ? . . .

Devant le souvenir de beauté qui nous resto
De vous, j'en sais qui sont fervemment prosternés :
Préfériez-vous chanter, parmi le Chœur Céleste,
Des hymnes qui feraient les Anges étonnés ? . . .

Si vous chantez ailleurs, vous voici trop muette
Pour l'ami qui vous admirait . . .
Plainte de rossignole ou chanson d'alouette,
Votre voix s'est éteinte en la nuit du regret . . .

Mais il brille un rayon dans notre douleur noire :
Si vous laissez un souvenir qui fait pleurer,
Vous laissez un encens au Temple de Mémoire :
Car, poète, c'est peu mourir que d'expirer . . .

Monte-Carlo, 6 juin 1897.

JULES MERV.

RELATIF

La maman. — Es-tu mieux,
ma chérie ?

Julie (6 ans). — Je ne
sais pas trop, maman. Reste-
t-il encore des confitures ?

La maman. — Non, ma
pauvre chérie !

Julie (avec un soupir). —
Je pense que j'aurai la force
de me lever, à présent.

TEMPS CHANGÉS

Madame (aigrement). —
Oui. Je ne t'ai épousé que
parce que j'avais pitié de
toi et parce que personne
ne faisait attention que tu
existais.

Monsieur (avec un sou-
pir). — Eh bien, ma chère,
maintenant, c'est tout le
monde qui a pitié de moi.

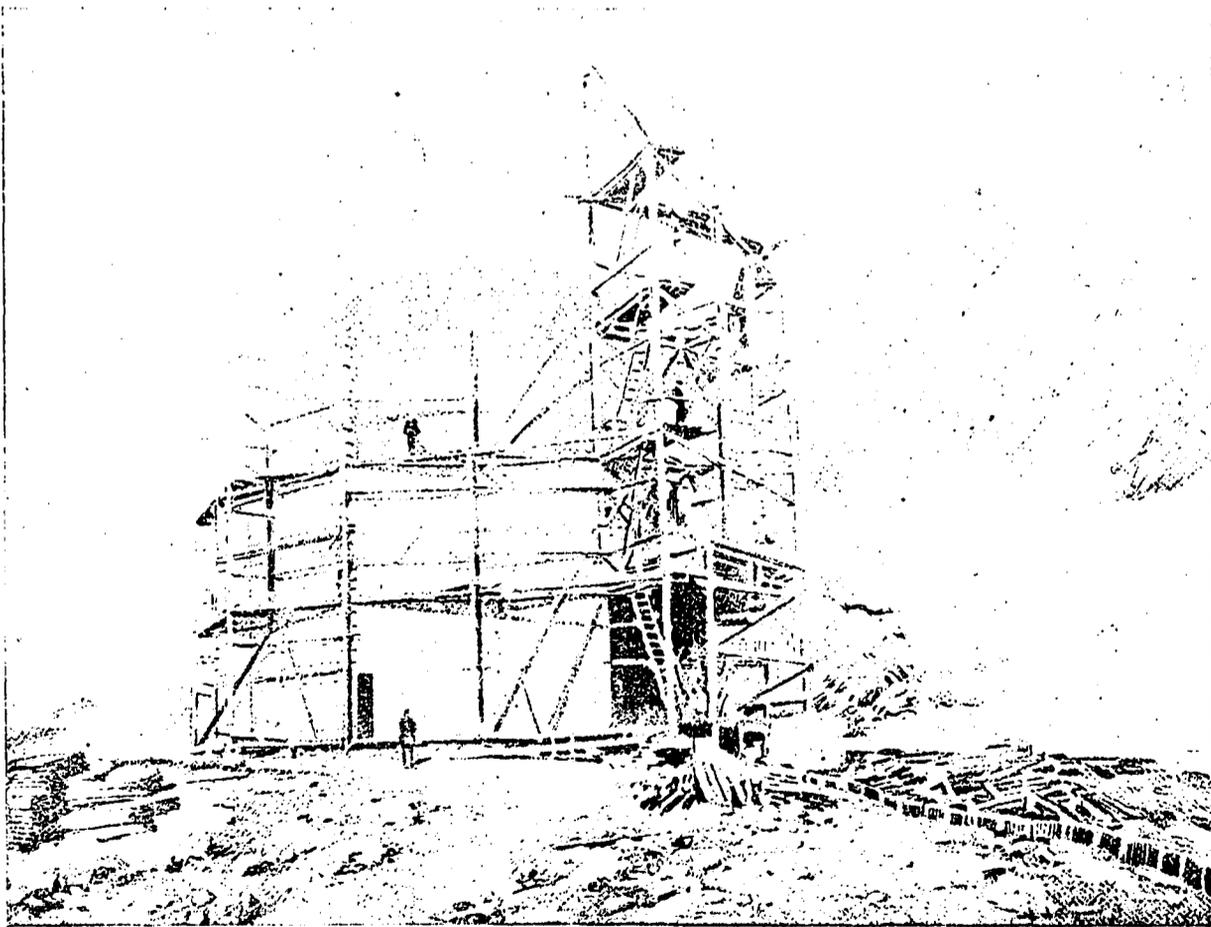
FACILE A TROUVER

Elle. — Que je voudrais
donc avoir un bicycle !

Lui. — Il faut en acheter
un.

Elle. — Oui, mais c'est
que je ne sais pas du tout
quel est le meilleur.

Lui. — Tu devrais regarder
les journaux, n'importe
lequel va te le dire.



LE BALLON L'ADLER PRÊT A PARTIR.

PAS AUSSI BIZARRE QU'IL PARAÎT



Mlle Laure (qui aperçoit son père faisant des acrobaties au milieu de l'appartement). — Papa ! .. papa ! .. que fais-tu donc ?

Le père (qui voulait garder un peu de whisky dans une dent creuse du haut). — Correct, correct, ma fille, je suis en train d'essayer un remède à moi contre le mal de dents.

ASCENSIONNISTE

M. Monbidon venait de se retirer des affaires à Carentan. Il en avait cinquante-cinq à peine. Il partit un beau matin pour une huitaine afin de visiter la capitale.

Il avait déjà visité un certain nombre de monuments, quand il résolut de monter à la Tour Eiffel, gardée "pour la bonne bouche". A première vue du gigantesque échafaudage, ce qui surprit le plus l'honnête vieillard fut l'ascenseur, grimant verticalement le long des vertèbres de fer et son érection fut grande quand il se décida à prendre son ticket. Mais une fois installé dans la boîte aux parois de verre, quand il se sentit glisser pour ainsi dire dans l'espace, tandis que le sol s'enfonçait sous lui, M. Monbidon ressentit comme un coup au cœur, puis une jouissance inconnue l'onvahit, et il comprit enfin ce mot qui l'avait souvent inquiété : volupté. Arrivé en haut, il ne jeta qu'un regard distrait sur le tapis bariolé que formait Paris étendu à plat, et pensa tout de suite à rentrer dans l'ascenseur. Son émoi ne fut pas moins délicieux, durant la lente descente, molle comme une chute dans du coton. Et quatre fois de suite, il prit un ticket.

Le lendemain, il revint à la Tour, et le gardien lui sourit familièrement. La journée passa comme un rêve. Cependant, le prudent M. Monbidon s'aperçut que les dépenses que lui occasionnait cette passion inopinée, excédaient le budget de ses menus plaisirs. Comme il rêvait aux moyens de satisfaire son goût et sa bourse, il se souvint qu'en traversant le magasin du Louvre il avait remarqué un ascenseur. Et ce fut au Louvre qu'il commença sa troisième journée...

Il l'eût achevée entre le rez-de-chaussée et le toit si, au bout de quelques voyages, un monsieur à cravate blanche et l'air imposant ne lui eût fait observer d'un ton furieux que les ascenseurs étaient réservés aux personnes qui achetaient. Sur quoi M. Monbidon tout confus répondit qu'il n'avait pas encore trouvé l'article qu'il cherchait et, pour se donner une cononance, il examina avec attention les objets devant lesquels il se trouvait (Ustensiles de cuisine). Mais il fut tellement mortifié qu'il ne songea pas qu'il pût y avoir d'autres ascenseurs dans le magasin, et il regagna son hôtel. Il voulait partir ; ce qui le retint encore fut le désir de parcourir les autres grands magasins et leurs ascenseurs. Au hasard de ses promenades, il examinait les devantures. "English Spoken", "Téléphone", — quelquefois "Ascenseur" s'étalaient sur les glaces en lettres dorées. Alors M. Monbidon entra d'un air naturel et s'ingéniait à demander un rayon qui fût sous les combles.

Il eut encore la ressource des hôtels où il visitait les chambres du haut "pour un ami qui devait arriver le lendemain", puis des ministères, l'hôtel de ville et grandes administrations.

Mais peu à peu, son esprit méthodique d'épicier habitué à la régularité des échéances se dégoûta de ces ascensions à l'aventure et, son expérience aidant, M. Monbidon composa une liste, pour chaque jour de la semaine, des ascenseurs qu'il fréquenterait. Lundi : Bon-Marché et arrondissement, mardi : Hôtel de Ville, etc., mercredi : Louvre, etc., jeudi : Samaritaine, etc., etc., etc. Dimanche, Tour Eiffel ! Dès lors, sa vie fut réglée et M. Monbidon out ses petites habitudes de rentier de province. Chaque jour, un paquet sous le bras, ou une serviette suivant les circonstances, il partait à l'heure fixée sur sa liste. Il devint connu des garçons préposés aux

ascenseurs, retrouva même des "pays" parmi eux, et, le magasin ou le bureau fermé, on allait ensemble faire une manille. Aux récalcitrants, il glissait de temps en temps de menus pourboire, et, comme il était doux, modeste, effacé, et que sa manie était innocente, on ne disait rien.

M. Monbidon ne revint jamais à Carentan. Il venait d'en avoir soixante quand il mourut subitement, au Printemps, d'une rupture de la colonne montante.

Voilà qui va faire réfléchir, espérons-le, les ambitieux qui prennent pour devise : "Quo non ascendam ?"

WILLY

EFFRAYANT

Bidou. — Ça doit être un pays bien chaud que celui où va demeurer l'arlotte ?

Pitonchs. — Pourquoi ça ?

Bidou. — Oui, il m'a dit qu'on était obligé, dans ce pays-là, de nourrir les poules avec de la glace pilée pour les empêcher de pondre des œufs durs.

DANS LA RUE, 3 HEURES DU MATIN

Le volé (hurlant). — A l'aide ! à l'aide !
Le voleur. — Fermez donc ça ! Je n'ai pas besoin d'assistant.

CELA DÉPEND

Prisonnier (qui est sous le coup d'une accusation de vol avec effraction, à son avocat). — Et combien pensez-vous que

cette affaire-là va nous prendre de temps pour finir ?

L'avocat. — Ça dépend ! Ainsi, pour moi, je pense en être quitte dans deux semaines au plus tard. Quant à vous, j'ai bien peur que cela ne se termine pas avant sept ans.

PENDANT QU'IL Y ÉTAIT

Moïse. — Allons, Chacop, qu'est-ce que du as à chémir gomme ça ?

Le petit Jacob. — Baba... che me suis gassé une champe... et aussi un pras... aïe... aïe... aïe...

Moïse. — Bourguoi ne t'es tu bas gassé le gou bendant que du y étais. Che n'aurais bas eu te gompote te tocdeur !

LA FORCE

Le professeur. — Et quelle est la force, suivant vous, qui fait que les hommes se pressent sur la rue ?

L'élève. — La force de la police, monsieur.

Ne croyez pas que la gloire soit un dédommagement, et rappelez-vous cet emblème adopté par un savant de notre temps : Un miroir suspendu à un arbre, contre lequel des enfants lancent des pierres : *Periculosum in splendor.* — CALDERON.

LA NOUVELLE FEMME



Le chef des jeunes baigneurs. — M'sieu, voulez-vous nous dire quelle heure il est, s'vous plaît ?

FEUILLETON DU "SAMEDI"

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 17 JUILLET 1897

Les Enfants Martyrs

DEUX INNOCENTS

DEUXIÈME PARTIE

Par les Grandes Routes

III

(Suite)

—J'ai bien toussé, dit-elle, mais je serais allée tout de même à la fabrique sans ce méchant avorton qui m'a renversé exprès de l'eau bouillante sur les pieds... Alors je ne peux plus bouger... Hier, il m'avait mordue au bras... Regarde... On voit encore ses crocs de chien enragé...

Charlot était devenu pâle.

—Ce gamin-là a fait ça ? disait-il.

—Oui, et il me tuera, si on me laisse ; il me tuera, je l'ai dit.

Julien venait de se lever et s'avancait vers Charlot.

—Qu'est-ce que tu viens faire ici, toi ? Va-t'en...

—Oui, je m'en irai, dit Charlot, mais auparavant je veux te dire ceci : Quand tu feras de nouveau souffrir Bertine, tu auras affaire à moi... Je la prends sous ma protection. C'est entendu, tortillard ?

L'autre eut un sifflement de colère.

—Je ferai ce que je veux. Je suis chez moi.

—N'oublie toujours pas ce que je t'ai dit et pour commencer, et pour que tu ne croies pas que c'est des paroles en l'air, tiens, mets ça dans ton armoire...

Et Charlot allongea à Julien, à toute volée, deux maîtres coups de poing en pleine figure.

Julien était une sorte de petit colosse, et s'il avait voulu riposter, il aurait fait à Charlot un mauvais parti.

Heureusement, il se contenta de hurler. Il alla, comme un fauve dompté, s'accroupir dans l'ombre, méditant quelque vengeance et poursuivant de son regard fixe de bête Charlot encore tout frémissant de colère.

L'enfant s'assit auprès de Bertine.

—As-tu besoin de quelque chose ? Tu ne peux sortir et tu n'as personne pour te faire tes commissions ?...

—Merci, mon Charlot, il y a tout ce qu'il faut ici.

Il resta quelques minutes. Ils ne parlaient plus. Seulement ils se regardaient en souriant, heureux, très heureux d'être pour un instant réunis. Il fut obligé de s'en aller bientôt pour rentrer à la fabrique. Il embrassa Bertine et se tournant vers Julien :

—Je reviendrai ce soir, et si tu l'as touchée je te ferai passer un mauvais quart d'heure...

Julien ne bougea pas, mais Charlot ne fut pas plutôt sorti qu'il partait derrière lui, se dirigeant vers l'usine. Bertine le voyait sautiller d'une façon singulière qui était sa marche habituelle, sur la route blanche où le vent très fort ce jour-là soulevait des tourbillons de poussière.

Il revint deux heures après.

—Ce n'est toujours pas aujourd'hui que tu le reverras, ton protecteur, dit-il à Bertine.

—Qu'est-ce que tu lui as fait, méchant avorton ?

—J'ai tout raconté à M. Mabillo, le contremaître, et il l'a fait mettre au cachot.

Et, satisfait pour ce soir-là, Julien alla s'accroupir.

Bertine tremblait de tous ses membres.

Elle le connaissait le cachot où l'on enfermait, pour les punir, les enfants de l'Assistance, à la fabrique Laverjol. Un jour on l'avait envoyée, avec une autre fillette, pour y mettre un peu de propreté. Elle en avait gardé un sinistre souvenir.

C'était une sorte de caveau qui jadis avait servi de cellier et qui se trouvait au Nord de la fabrique, dans un recoin où l'on jetait les ordures et les détritiques de toute sorte. Jamais le soleil n'arrivait jusque-là et tout autour régnait une humidité perpétuelle. On y descendait par trois ou quatre marches. Le caveau avait quatre mètres de long sur trois de large. Un trou carré, percé dans l'épaisseur de la muraille, y jetait une lumière incertaine qui, du matin au soir, alors que le ciel resplendissait au dehors, y entretenait un crépuscule, presque la nuit. Cinq ou six planches dans le fond reposaient sur quatre madriers. Par-dessus les planches une simple paillasse garnie de paille de maïs. C'était le lit du petit prisonnier, avec une seule et mince couverture. Pour nourriture, l'enfant recevait le soir, en entrant là, pour y passer une nuit peuplée de sanglots et

de cauchemars, un morceau de pain sec. Et le matin, on l'en retirait pour le conduire aux ateliers où il travaillait douze heures, comme les autres. Quand l'enfant était puni pour la troisième ou quatrième fois, Mabillo ne lui faisait pas donner de pain !...

Le cachot était situé sous des greniers où l'on renversait les fourrages et l'avoine destinés aux chevaux de la fabrique. L'avoine attirait dans ces greniers d'innombrables légions de rats qui y régnaient en souverains, et qui, à force de ronger, avaient fini par pratiquer dans les murs des couloirs qui venaient aboutir au caveau. Souvent, la nuit, ils y descendaient. La présence d'un petit prisonnier ne les effrayait pas et parfois l'enfant était réveillé, — car l'épouvante finissait par le céder à la fatigue, — par le frôlement de corps velus, horribles caresses qui glissaient sur ses mains et sur son visage.

C'était là qu'on avait enfermé Charlot.

Par bonheur, ce ne fut que pour un jour seulement. Mais le petit sortit du cachot avec de la rancune plein le cœur.

Le soir, il s'échappa par un brèche et, sautant pardessus le mur qui clôturait le jardin même de Mabillo, il courut chez Bertine.

Les pieds de la petite allaient mieux. Elle ne souffrait plus autant.

—Charlot, dit-elle, les apprentis ne peuvent pas sortir le soir. Tu as donc une permission ?

—Je ne l'ai pas demandée.

—Tu t'es échappé ?

—Mon Dieu, oui ce n'est pas difficile, va. De telle sorte que, comme personne ne nous compte lorsque nous montons dans notre dortoir, personne ne s'apercevra de ma disparition... Et je puis rester auprès de toi aussi longtemps qu'il me plaira...

—Tu n'as pas peur ?

—Non, dit le petit avec indifférence.

—Elle le considérait, les yeux pleins de l'admiration que lui inspirait cette bravoure.

—Est-ce que le tortillard t'a laissé tranquille, aujourd'hui ?

—Oui, mais il a un air que je ne lui connaissais pas... Il me regarde en souriant... Et j'aimerais mieux qu'il ne sourie pas...

Julien les écoutait. Il ne quittait pas Bertine des yeux.

—Je veux te soigner, dit Charlot, laisse-moi faire, veux-tu ?

—Puisque cela te fait plaisir.

Il enleva les linges qui couvraient les petits pieds de Bertine, les pauvres pieds tuméfiés dont la peau se décollait par places. Il les tamponna avec de l'huile qu'il alla prendre dans une bouteille qu'elle lui indiqua, puis avec des soins maternels, il remit les bandes sur la ouate, prenant garde de serrer trop fort.

Ils ne s'occupaient plus de Julien.

Celui-ci s'était dirigé vers la porte, l'avait poussée et il était sorti. Aussitôt il prit sa course vers la fabrique.

Ce fut au bout d'une heure qu'ils s'aperçurent de son absence, mais cela ne les inquiéta point.

Ils restaient assis, dans l'obéité, se tenant par main ; leur cœur volait l'un vers l'autre ; ils échangeaient, d'une lente et timide pression, leur tendresse ; ils n'avaient pas besoin de parler, ils se comprenaient. Tout deux ils étaient bons, droits et gaïs, et tous deux sentaient déjà confusément qu'ils éprouveraient un grand chagrin, un violent désespoir, si la vie les séparait.

Charlot serait bien resté là jusqu'au lendemain. Ce fut Bertine qui lui conseilla de partir.

—Laisse-moi encore un peu près de toi, je suis si bien.

—Moi aussi, Charlot, je suis heureuse de t'avoir auprès de moi. Je n'ai jamais eu de meilleurs moments de ma vie. Je ne sais pas pourquoi. Et toi, le sais-tu, mon Charlot ?

—Non. Mais vois-tu, Bertine, on aura beau faire, maintenant je veux vivre avec toi. Quand même ils m'enverraient au bout de la France, je saurais bien revenir et te retrouver.

—Pour qu'on ne nous sépare pas, mon Charlot, il faut que nous obéissions bien à M. Mabillo, il faut que tu ne sautes plus par-dessus, les murs comme tu l'as fait... pour éviter les punitions... il faut bien travailler pour devenir de bons ouvriers... gagner notre vie...

—Et quand nous aurons l'âge, si tu veux, ma Bertine, pour qu'on ne nous reprenne pas l'un à l'autre, nous nous marierons et nous nous aimerons bien.

Elle pencha sa jolie tête souffreteuse sur l'épaule de Charlot et dit, dans un vague sourire :

—Oui, mon Charlot, nous nous marierons et nous serons heureux, heureux toujours, l'un près de l'autre.

Et revenant un peu à elle, sortant de ce gentil rêve :

—Je t'en prie, Charlot, il faut que tu partes. J'ai une peur affreuse qu'on te surprenne...

—Ne crains rien, mais, pour te tranquilliser, je m'en retourne.

Et, en effet, il s'en alla en courant.

—Et ce Julien qui ne revient pas ! murmura Bertine, qu'agitait le pressentiment de quelque nouvelle méchanceté.

Elle ne se trompait pas, du reste.

Lorsque Charlot fila sur la route, une ombre se leva du fossé derrière lui.

C'était Julien. Il revint à Saint-Remy, rentra, ne dit mot et se coucha.

Quant à Charlot, arrivé à l'usine, il escalada facilement le mur du jardin Mabillot ; mais au moment où, après avoir traversé le potager, il enjambait la brèche, il se sentit saisir par le bras.

En même temps, un poing énorme s'abattait sur sa tête le frappait à coups redoublés avec une violence inouïe, et l'enfant, assommé, s'éroulait évanoui.

C'était Mabillot, prévenu par Julien.

Il ne s'occupait même pas de savoir s'il avait tué l'enfant ; il le prit sur son épaule. Par le nez et par la bouche, le pauvre rendait du sang qui coulait dans le dos sur la veste du contremaître. Il le transporta jusqu'au cachot, ouvrit la porte et le jeta sur la paille.

Il referma et repartit se coucher.

Charlot ne revint à lui que très tard. Il avait la tête tout endolorie ; à peine pouvait-il soulever ses paupières gonflées. Cependant, il se rendit compte bien vite de ce qui s'était passé.

—Je suis au cachot, se dit-il : Bertine avait raison... J'aurais dû m'en aller plus tôt... Mais il y a encore du tortillage là-dessous. Il me le payera, à la prochaine occasion.

Le matin, on vint le chercher. Mabillot l'attendait dans l'atelier, à la pareuse.

—Tu resteras huit jours au cachot. Et, si je t'y reprends, tu en auras pour un mois, avec privation de souper un jour sur deux... Et je te préviens que si tu continues de donner, ainsi que tu le fais depuis ton entrée dans la maison, des marques d'insubordination, je te renverrai au directeur de l'agence, qui demandera ton internement dans une maison de correction.

Charlot frémit.

Pourtant, il eut le courage de répondre :

—Monsieur Mabillot, je n'ai pas fait de mal, cette fois-ci. Le premier jour, je m'étais battu, et je comprends que vous m'avez mis au cachot ; mais, hier, j'étais allé voir ma petite amie Bertine qui est malade...

—Ah ! oui, Bertine... le scandale de la fabrique !... J'aurai l'œil sur elle...

Et il passa, ne s'occupant plus de Charlot.

Ce furent huit nuits cruelles, mais enfin il reprit son existence ordinaire. Seulement, il se sentait surveillé par Mabillot. L'homme et l'enfant se haïssaient.

Bertine, elle aussi, en boitant un peu, avait repris son service.

A midi, quand elle alla s'asseoir dans le coin ombragé de la cour, Charlot essaya bien de l'y rejoindre.

Il trouva Mabillot sur son chemin.

—Où vas-tu ?

—Dire bonjour à ma petite amie Bertine.

—Je te le défends.

—Pourquoi, monsieur ? dit Charlot, les poings serrés.

—Pourquoi ? Tu m'interroges ? Veux-tu retourner au cachot ?

—Je ne fais aucun mal en parlant à Bertine. Pourquoi m'en empêchez-vous ? Votre cachot ne me fait pas peur. Plus souvent vous m'y enverrez et plus vite je m'y accoutumerai...

Et il regardait Mabillot sans baisser les yeux.

—Tu me braves, je crois ?

—Non. Je suis dans mon droit. Je le sais.

Mabillot lui envoya un coup de poing qui l'eût renversé. Mais Charlot l'esquiva.

—Vous êtes un méchant homme, monsieur Mabillot... Si, au lieu d'être des enfants qui n'ont ni père ni mère, abandonnés par tout le monde, protégés par personne, nous avions des gens pour nous défendre, vous n'oseriez pas nous battre...

L'autre avait des éclairs dans les yeux.

—Pourquoi cela, raisonneur ?

Charlot resta une seconde silencieux, comme pour donner plus de force à ce qu'il allait dire, et, froidement avec le courage d'un homme, il lui jeta le mot en pleine figure :

—Parce que vous êtes un lâche, monsieur Mabillot...

Le contremaître fit un pas vers lui. Charlot se sentit perdu. Il s'attendait à quelque terrible représaille ; mais il fut brave jusqu'au bout, se croisa les bras.

Au même moment, la cloche vibrante sonnait la rentrée des ouvriers. Ceux-ci envahissaient la cour.

Mabillot n'osa rien faire.

—C'est bon, c'est bon, petit... Je me souviendrai de tout cela.

Charlot venait de se créer un ennemi mortel.

Il le comprit, certes, dans sa vive et précoce intelligence.

Il secoua la tête. Ce geste semblait dire ;

—Je me défendrai !

Et il tourna son regard vers Bertine qui, du fond de la cour, avait saisi et compris tous les détails de cette scène. L'enfant se leva pour regagner les ateliers.

Elle appuya la main sur sa bouche et envoya vers Charlot un baiser à pleines lèvres.

Il le rendit, bravant Mabillot qui le regardait.

—C'est bon ! c'est bon ! fit le contremaître.

Et, à partir de ce jour, on eût dit que, pour lui, dans la fabrique, il ne se trouvait plus d'autres ouvriers, d'autres apprentis, que Bertine et Charlot... Il ne rêvait que d'eux... Il ne surveillait qu'eux... Il ne s'occupait que d'eux... Il ne punissait qu'eux.

Bertine et Charlot ne se parlaient plus, et Mabillot avait défendu à Bertine d'aller manger son déjeuner au fond de la cour.

Les deux enfants ne se voyaient même plus ; car le contremaître avait changé la petite fille de service et l'avait envoyé au blanchissage, sous prétexte qu'elle était trop maladroite à la chaîne et qu'elle gâtait la besogne.

Des jours, des semaines, des mois se passèrent ainsi, qui leur semblaient bien long.

La surveillance de Mabillot ne se relâchait pas. Il y mettait de la férocité. Tout d'abord, il avait pris l'habitude de monter au dortoir après le coucher des enfants, et il s'assurait par lui-même que Charlot était bien là.

Il se couchait très tard et ne s'endormait jamais que la fenêtre ouverte sur le jardin ; il avait le sommeil léger et il eût été réveillé par le moindre bruit dans les allées.

Du reste, il apparaissait maintenant toutes les nuits dans le dortoir, longtemps après que la cloche avait sonné le coucher et alors qu'il supposait que les enfants devaient le croire lui-même plongé dans le sommeil.

Mais il ne put constater de nouvelle incartade.

On eût dit que Charlot avait renoncé à voir Bertine.

Et, comme l'enfant était très travailleur, il n'avait pas eu l'occasion, cherchée, de le punir de nouveau.

Afin de ne point s'astreindre à une surveillance constante, il avait fait l'acquisition d'un énorme dogue qu'il lâchait le soir dans l'intérieur du potager.

Il n'avait eu garde de prévenir Charlot.

Heureusement, dans les ateliers, on connut vite la présence de Bull.

Charlot avait trop de malice pour ne se point douter que Mabillot avait surtout pensé à lui en achetant ce dogue.

Un jour que le contre-maître traversait son atelier :

—Il paraît que vous avez un bien beau chien, monsieur Mabillot ?

—Oui. Et si tu veux t'y froter, je te le permets, dit le contremaître avec un regard venimeux.

Charlot se mit à rire en haussant les épaules :

—Oh ! moi, dit-il, j'adore tant les chiens qu'ils le voient tout de suite et que les plus féroces ne me font jamais de mal.

—Essaye !

Charlot grommela entre les dents :

—Oui, j'essayerai. Ne crains rien. J'y pense...

Mais heureusement, Mabillot n'entendit pas.

Pendant ces mois sur lesquels il nous faut passer rapidement, Bertine, de son côté, fut assez tranquille. Les Placide étaient revenus, Placide d'abord, la femme un mois après. Mais ils étaient mal guéris. Le poison lent les avait trop profondément atteints. Les rechutes étaient fréquentes.

Le père et la mère étant là, Julien n'avait osé rien entreprendre contre Bertine.

Celle-ci se fût trouvée relativement heureuse si elle avait pu, de temps en temps, s'entretenir avec Charlot.

Ils s'écrivaient de courtes lettres que des enfants qui se faisaient leurs complices se chargeaient de remettre à l'un et à l'autre ; mais cela ne suffisait pas.

Si près toute la journée dans la même maison et rester des mois sans se parler ni se voir, cela leur paraissait dur. Elle s'en plaignait doucement, dans ses lettres.

Charlot répondit :

—Ne t'impatiente pas. Je cherche le moyen de me rapprocher de toi. Je le trouverai bientôt. Si tu savais comme je voudrais revoir ton gentil visage qui est si doux, et caresser tes mains qui sont si petites et me serrer contre toi... Il me semble que je ne t'ai pas vue depuis des années."

Quel moyen comptait-il trouver, le hardi garçon ?

Voici ce qu'il avait imaginé, depuis qu'il avait vu se ralentir la surveillance de Mabillot et depuis surtout qu'il avait vu cesser ses visites nocturnes, ce que les enfants appelaient "le contre-appel du singe".

Pendant la journée, il prélevait sur sa maigre pitance une moitié de son pain, — les rares fois où il leur était distribué de la viande, — une partie de celle-ci.

Il cachait tout cela dans sa poche.

La nuit, il descendait, s'en allait rôder autour du jardin, grimpa sur la brèche, et quand le chien passait à portée, il lui jetait le tout.

La première fois il eut peur.

Bull l'avait entendu érafler avec ses souliers les pierres saillantes du mur, dont quelques-unes s'étaient effritées. Les morceaux avaient fait du bruit en tombant sur des bouteilles cassées. Le dogue s'élançait vers la brèche en aboyant avec fureur. Et il fit un si

prodigieux bond qu'il faillit saisir la jambe de Charlot dans sa puissante mâchoire.

Charlot dégringola et se hâta de regagner le dortoir.

—Mazette ! murmura-t-il en courant comme s'il avait eu le chien à ses trousses, Mabillo! à raison. Il ne fait pas bon de s'y frotter. Cependant il ne se découragea pas.

Quand il eut assez de pain et assez de viande pour tenter une seconde expérience, il redescendit.

Ce fut la même scène que la première fois.

La troisième fois pareillement. Toutefois le dogue, dont le flair reconnaissait l'enfant, ne cessa pas de gronder, mais sourdement.

Il y a un progrès, disait Charlot.

Et c'est à ce moment qu'il écrivit à Bertine pour lui donner du courage, pour lui faire prendre patience.

Alors, toutes les nuits régulièrement, Charlot descendit.

Il n'avait pas toujours de viande, mais il donnait son pain. Dans la fièvre que lui inspirait l'espoir du succès prochain, il ne mangeait plus. Tout passait à Bull.

Cela coûta à Charlot bien des repas inachevés, et des nuits sans sommeil, mais le chien s'était habitué à lui. Comme l'enfant se présentait toutes les nuits à la même heure, Bull, à cette heure-là, se trouvait à la brèche, couché dans l'allée.

Il ne grondait plus lorsqu'il entendait le garçon grimper derrière le mur.

Et quand il voyait sa silhouette apparaître à la crête, il remuait la queue, s'étirait de toute la longueur de son robuste corps, bâillait de toute la largeur de sa formidable mâchoire.

Et, comme il était encore jeune, une fois même il jappa.

—Tais-toi, Bull ! dit Charlot aussi effrayé de ses cris de joie que de ses aboiements de fureur.

Et Bull se tut.

Toutes les nuits à partir de celle-là Charlot lui parla, pour que le chien s'accoutumât au son de sa voix.

Mais Charlot ne s'était pas encore hasardé à descendre.

A l'abri sur son mur, il défiait les attaques.

Qu'arriverait-il s'il descendait !

—Ma foi ; il faut bien que j'essaye... Autrement nous pourrions nous regarder pendant des années comme des chiens de faïence !...

Une nuit il ouvrit son couteau, attacha solidement la lame pour la tenir droite et l'empêcher de se refermer.

—S'il se jette sur moi, tant pis, je lui plante mon couteau dans le ventre !...

Et, ainsi armé, il grimpe.

Dans le jardin, Bull est assis et l'attend. Charlot lui jette son pain, Bull le happe et l'engloutit. Charlot lui jette sa viande. Bull l'attrappe au vol et remue la queue, la tête en l'air guettant une autre proie.

—C'est tout, mon vieux, dit Charlot en sautant bravement dans le potager... c'est tout, à moins que tu n'aies envie de tâter de mes mollets...

Et, sa main crispée autour du manche de son couteau il attend.

Mais Bull, au lieu de se précipiter sur lui, se met à gambader autour de l'enfant avec une folie de jeune chien. Charlot est obligé de l'appeler et de lui serrer la gueule pour l'empêcher de crier. Le chien obéit.

Charlot reste longtemps auprès de lui. Il va, il vient, se promène dans le potager.

Bull le suit gravement, sans se rendre compte qu'il trahit son maître.

Puis Charlot l'embrasse sur le museau et s'en va.

—Demain, mon vieux Bull, je reviendrai et cette fois tu me laisseras sortir. Demain c'est jour de viande.

Il rentre au dortoir.

Mabillo!, pas plus que les autres nuits ne s'est aperçu de son escapade.

Et le jour suivant, Charlot et Bertine s'étant croisés par hasard dans la cour sous l'œil menaçant du contremaitre, ils ne s'étaient rien dit, mais le petit avait un regard si triomphant, sa physionomie était si joyeuse que la jeune fille se dit :

—Bien sûr il prépare quelque chose...

IV

Bertine venait de passer quelques mois tranquilles, pendant que les Placide se trouvaient là ; mais le père fut bientôt repris de sa colique de plomb et renvoyé à l'hôpital.

La mère n'avait pu reprendre son travail à la fabrique ; elle était trop faible ; cela l'eût tuée. Du reste, elle n'avait plus qu'un souffle, à peine assez de force pour faire des commissions dans Saint-Remy ; elle en revenait, à chaque fois, harassée, hors d'haleine.

Courageuse, habituée au mal depuis tant d'années, elle tenait bon quand même ; mais c'était une lampe à laquelle l'huile manquait.

Pendant que Placide se trouvait encore à l'hôpital, elle s'alita.

Ce ne fut pas long : le lendemain elle était morte.

Et de nouveau, Bertine resta seule avec Julien.

Celui-ci n'avait pas semblé s'apercevoir de la mort de sa mère. Cette catastrophe avait glissé sur son âme sans l'émouvoir.

Bertine, elle, pleura.

Cette pauvre femme, qui s'en allait, n'avait jamais été méchante pour elle ; elle ne lui reprochait aucune dureté. Si la vie menée dans cette maison était pour la petite bien dure, cette vie n'était pas plus douce pour les Placide.

Elle rentra de l'enterrement vers midi et mit de l'ordre dans la maison.

Elle retrouva Julien près de la porte.

—A manger ! à manger ! J'ai faim !...

C'est tout ce que lui dit et lui répéta l'infirmes, qui n'avait même pas voulu aller au cimetière.

Elle reprit son travail aux ateliers dans l'après-midi et rentra à la maison.

C'était l'hiver. L'âpre bise de décembre soufflait dans la plaine immense et nue qui entourait Saint-Remy. Bertine, chez Placide, ne souffrait pourtant pas du froid. Il y avait encore, dans une sorte de fournil tenant à la maison, un peu de charbon de terre et des fagots. Cela suffisait pour la cuisine, et les deux pièces, étant très étroites, se chauffaient rapidement.

Bertine avait remis des draps blancs au lit de la mère défunte, afin d'y faire coucher Julien ; mais celui-ci dit :

—Non, c'est toi... tu coucheras là ; moi dans le cabinet.

Il restait devant le feu, se grillant la face au brasier.

Elle frissonna bien un peu en entrant là, dans ce grand lit à rideaux de serge rouge, où, quelques heures à peine auparavant, elle avait vu le cadavre parcheminé de la mère Placide.

Mais la chaleur du lit engourdit ses terreurs.

Julien ne se couchait pas.

—Eh bien ! Julien, tu n'as pas envie de dormir ?

—Non.

—Et tu vas rester là ?

—Je ne sais pas.

Elle ne dit plus rien ; seulement, elle lui trouvait un air singulier. Il ne la regardait pas, mais il souriait au feu de houille comme s'il avait entretenu avec lui une conversation intime.

Ses anciennes épouvantes la reprirent.

Il avait cet air-là quand il la mordit. Il avait cet air-là aussi le jour où il avait voulu l'estropier en lui brûlant les pieds.

Quelle cruauté rêvait-il cette nuit-là ?...

—Oh ! je resterai éveillée ! se dit-elle... Je me défendrai...

Mais elle eut beau lutter contre le sommeil, ses paupières s'alourdissaient... la vie fuyait doucement...

Julien venait de placer les pincettes dans le brasier.

Un peu de houille dégringola avec un léger bruit

—Julien, dit-elle, à demi endormie, il ne faut pas que vous touchiez au feu, vous le savez bien...

Elle essaya de se relever. Elle releva les bras pour se frotter les yeux, mais les doigts n'arrivèrent qu'à mi chemin de son visage ; les paupières s'étaient closes.

Elle dormait, calme, la bouche entr'ouverte, toute rosée par la chaleur de ce bon lit de paysan, très doux, dans lequel elle enfonçait.

Dormit-elle longtemps ? Elle ne le sut pas.

Elle se sentit tout à coup réveillée par un corps pesant qui tombait sur elle. La bougie, sur une table, achevait de brûler et éclairait suffisamment la chambre.

Julien était à genoux, sur le lit, riant d'un rire de fou.

Il venait de lui passer une corde autour des mains et lui serrait les poignets de toutes ses forces.

Elle se raidit, voulut le repousser.

Mais il était trop tard. Le nœud était fait. Ses mains étaient liées

Elle essaya de se lever, mais il était presque aussi fort qu'un homme. Il la maintenait aisément. Il lui lia aussi les pieds.

Elle criait :

—Julien ! Julien ! que fais-tu ? que veux-tu ! Ah ! le méchant enfant !

Quand elle fut ainsi réduite à l'impuissance, il la laissa, descendit du lit et s'éloigna.

Au milieu de la chambre, il s'accroupit, le regard fixé sur elle, les lèvres largement ouvertes découvrant ses gencives sanglantes de fauve.

Et la petite se demanda, tremblante, presque évanouie :

—Qu'est-ce qu'il va faire de moi.

Longtemps, très longtemps, il la considère ainsi.

Crier ! appeler au secours ! Elle y pense ; mais personne n'entendrait, car les maisons de Saint-Remy ne se touchent pas, et celle qui est la plus rapprochée en est encore distante de plus de cent mètres ! Et tout est fermé ! Et tout le monde dort, à cette heure !

Et, en se voyant au pouvoir de cet enfant qui, dans sa barbarie de bête inconsciente, est capable de tout, elle est prise d'une épouvante atroce.

Elle se met à pleurer ; elle cherche à l'attendrir :

— Voyons, Julien, pourquoi m'as-tu lié les pieds et les mains ?

Il ricana, se leva, et, de son pas sautillant s'approcha de la cheminée.

Il retira du brasier les pincettes, dont les tiges, presque jusqu'au milieu, étaient d'un rouge incandescent.

— Regarde !

Elle se sent mourir...

— Eh bien ? murmure-t-elle d'une voix étouffée.

Et lui, très calme, comme s'il disait une chose toute naturelle, comme s'il ne proférait pas une menace inouïe :

— Je voudrais te brûler les yeux !

— Me brûler ! me brûler les yeux ! Julien... A moi !! A moi !!

Et, presque folle, elle se tord dans le lit, cherche à tirer ses pieds, ses mains des cordes dont il l'a garrottée.

Et elle roule sur le parquet sans pouvoir se retenir.

Alors, il s'avance, les pincettes à la main...

Elle jette un dernier et horrible cri...

— A moi ! à moi ! Au secours ! au secours !!

Il s'avance encore, lentement !!

Et il rit.

Il la touche presque. Déjà il se penche !... Elle voit s'approcher de ses yeux, de ses beaux yeux si doux d'enfant, faits pour caresser, pour consoler, pour séduire, les terribles tiges rouges...

Elle en sent déjà, contre sa chair, la chaleur...

Et il n'aura pas de pitié... Elle le connaît !

Elle s'évanouit...

Mais, tout à coup, Julien s'arrête et se retourne.

Un fracas violent, retentissant, l'a fait sursauter.

Des vitres tombent en éclats et par la fenêtre se précipite un enfant : Charlot.

D'un bond, il s'est jeté sur l'horrible gamin. Il a saisi les pincettes, sans souci de la cruelle brûlure.

Et tous deux roulent, enlacés, s'étreignant, se frappant, se mordant.

Aucuns cris ; une lutte sourde, impitoyable.

Hors d'haleine, ils se sont relevés ; la haine dans les yeux, ils se regardent ; ce ne sont plus des enfants, ce sont des hommes qui se haïssent comme le feraient deux ennemis mortels.

Ils s'élancent de nouveau l'un et l'autre.

Ils cherchent à se terrasser ; ils sont étroitement enlacés et se serrent si fort que la respiration leur manque et que parfois des halètements suffoqués sortent de leur poitrine.

La colère décapule la vigueur de Charlot.

Il se dégage. Julien se jette de nouveau sur lui, mais il trébuche contre Bertine évanouie, perd l'équilibre et va tomber, la tête contre l'angle du gril où tout à l'heure il faisait rougir les pincettes.

Il rebondit près de Bertine et reste immobile ; il a le crâne ouvert et un ruisseau de sang se répand au milieu de la chambre, mouillant la robe de la petite fille.

Charlot n'a ni pitié, ni épouvante.

Il s'agenouille auprès de Bertine et se penche très près de son visage.

Il lui soulève les paupières. Il veut s'assurer que le fer rougi n'a pas touché ses yeux si rieurs et si doux qu'il aime tant.

Il est vite rassuré. Et en même temps Bertine revient à elle ; ses mains, ses pieds sont encore emprisonnés ; Charlot les détache.

— Ma Bertine ! Ma Bertine ! C'est moi ! C'est Charlot !

— Charlot ! Charlot !

— Oui !!

Sa terreur a été si grande, il n'y a qu'un instant, que vraiment elle ne peut croire qu'elle est sauvée... Mais elle se voit libre... Elle remue les mains... elle se lève... elle marche... elle s'habille rapidement...

Alors, elle jette ses bras autour du cou de Charlot et l'embrasse éperdue...

Puis, ses yeux tombent sur Julien inanimé.

— Tu l'as tué !!

— Ma foi, je n'en sais rien... dit le gamin avec insouciance.

— Ah ! mon Dieu, qu'allons-nous devenir ?

— Bast ! Est-ce que je n'étais pas dans mon droit ?

— Il est mort ! Il est mort ! répétait-elle.

Non pas qu'elle eût pitié, elle non plus !... Mais elle se demandait ce qu'il allait advenir de tout cela.

Charlot haussa les épaules.

— Eh bien, s'il est mort, ça fait une mauvaise bête de moins, et voilà tout... Personne ne le regrettera, va !

Mais ils se trompaient.

Julien n'était pas mort. Il n'était qu'évanoui. Seulement sa syncope dura longtemps et sa blessure était grave. Le sang peu à peu cessait de couler. Il ne revenait pas à la vie.

— Il faudrait peut-être appeler des voisins, disait Bertine...

— Non...

Julien fit un mouvement.

— Tiens, le voilà qui se ravigotte...

En effet, le petit reprenait connaissance peu à peu. Il porta ses deux mains à sa tête, les retira pleines de sang, mais ne dit mot. Il se traîna jusqu'à l'évier, plongea la tête dans un seau d'eau glacée, se lava les cheveux.

Bertine s'avança :

— Julien, veux-tu que je t'aide ?

Mais Charlot :

— Je te le défends... Quand je pense que si je n'étais pas arrivé tu serais aveugle... Un trou dans le crâne, voilà une belle affaire !

Julien prit son mouchoir et le noua sur sa blessure. Sous la glace de l'eau, le sang s'était arrêté complètement.

Charlot se demandait :

— Qu'est-ce qu'il va faire maintenant ?

Il était prêt à se battre de nouveau. Julien lança un regard haineux vers Bertine. Celle-ci, d'instinct, se rapprocha de Charlot pour chercher protection auprès de lui.

Mais l'infirmes était rendu prudent.

Il semblait réfléchir. Il voulait se venger évidemment. Mais quelle vengeance cherchait-il ?

En chancelant, — car il était très faible, — il se dirigea vers la porte, l'ouvrit, sortit.

— Il va te dénoncer à la fabrique ! dit Bertine.

— C'est bien possible, mais je m'en moque ?

— On te mettra encore au cachot, pour longtemps peut-être...

— Oh ! j'arriverai avant lui... Je serai rentré et couché avant que Mabillet soit prévenu et je le détie bien, le contremaître, de deviner comment je serai sorti... Il ne peut pas soupçonner la trahison de Bull.

Dehors, Julien, au lieu de prendre le chemin de la fabrique, se dirigeait vers le village.

Il allait lentement, s'arrêtait souvent, portait les mains sur sa tête du côté de sa blessure qui sans doute le faisait beaucoup souffrir, puis reprenait sa marche indécise.

Tu vois, Bertine, rien à craindre... Il ne va pas à la fabrique... Revenons... Nous avons le temps de causer...

Il lui prit la main. Il l'embrassa tendrement.

— Il y a si longtemps que je ne t'ai vue... Oh ! ce Mabillet, je le hais bien, va !... Je devine qu'il cherche tous les moyens de me faire arriver de la peine, mais je n'ai pas peur de lui...

— Oh ! mon Charlot, moi aussi, je suis contente de te voir, bien contente... Je t'aime bien !...

— Bien vrai ? dit-il ravi.

— Je ne puis plus me passer de toi...

— Que je suis heureux que tu me dises ça !

— Il me semble que si tu me manquais maintenant, je serais si triste, si triste, que je mourrais...

— Ma chère petite Bertine.

— Mon bon Charlot !...

Et ils restèrent quelques minutes silencieux.

— Ecoute, mon Charlot, fit-elle, très sérieuse, tu vas m'obéir.

— Je t'obéirai toujours, oui, ma Bertine.

— Tu vas rentrer tout de suite à la fabrique.

— Oh ! non, oh !...

— Tu vas rentrer, sans tarder davantage...

— Déjà ? Mais je t'ai à peine vue ?

— Tu me verras plus longtemps une autre fois

— Mais il n'y a rien à craindre, je t'assure.

— De Julien, il y a tout à craindre, au contraire...

Reentre vite... va... Remonte au dortoir...

— Mais toi, ma Bertine, si ce méchant gamin revient !... s'il veut recommencer ce qu'il faisait tout à l'heure...

— D'abord, il ne le pourrait. Le feu est éteint... Puis je ne me coucherai pas... Je veillerai !... et je me défendrai... Si je n'avais pas été endormie, il ne m'aurait pas liée comme tout à l'heure... Et puis, tiens !

Elle alla, dans une armoire, chercher un fort couteau de cuisine, à large manche. Elle le lui montra, les doigts crispés tout autour. Et crânement :

— Tu sais que je n'hésiterais pas à frapper ?...

— A la bonne heure... Je t'aime mieux comme cela, dit-il ravi... Je partirai plus tranquille... Mais tout de même, comme tu ne pourrais passer toutes tes nuits sans dormir, il faudra que tu songes à autre chose...

— Oui... si je reste, cet enfant me tuera ! Oui, il me tuera...

— Dans ce cas-là, je lui réglerais son compte, fit Charlot farouche...

— Allons, va-t-en, mon bon Charlot, va-t-en vite !

— Oui, je cours !... défends-toi, n'est-ce pas, défends-toi !

— N'aie pas peur ! je tiens à mes yeux, moi...

— Oh ! oui, oh ! oui ! je les aime tant tes yeux.

Il l'embrasse encore. Il ne peut se séparer d'elle. Il l'embrasse cent fois, en riant. Enfin, il sort... dans la nuit glacée...

Mais il n'a pas fait deux pas au dehors qu'il est repoussé dans l'intérieur par des paysans, accourus avec Julien.

Et l'un d'eux s'écrie :

— Ah ! le voilà, ce petit gremlin. Ne le laissez pas échapper vous autres...

On fit avancer Julien devant lui et l'infirmes, pâle et chancelant, trouva la force de crier :

— Le voilà ! C'est lui ! Il y a à peu près une demi-heure, il est entré chez nous, croyant que je dormais... J'ai entendu d'abord qu'il essayait d'ouvrir la porte. Mais il n'a pas pu... Alors, il a cassé les carreaux. Oh ! il est malin... Ça n'a pas fait beaucoup de bruit...

— Ah ! la canaille ! dit un paysan, si jeune et tant de vice !

— Eh bien, est-ce que j'ai menti ? disait Julien à Charlot.

— Non, fit Charlot. Jusqu'ici tu dis la vérité, excepté toutefois pour les carreaux, qui ont fait en se brisant un bruit d'enfer.

Julien lui lança un regard méchant.

Pendant toute cette scène, Bertine, presque invisible dans le coin où elle se tenait, restait silencieuse, mais ne perdait pas un mot.

Julien reprit, montrant Charlot :

— Vous voyez qu'il n'essaye même pas de mentir ? Mais ce n'est pas tout. A peine était-il entré que Bertine se levait, doucement, comme pour ne pas me réveiller... Elle croyait que j'étais dans mon lit... Et les voilà, tous les deux, s'entendant à merveille, qui se mettent à ouvrir les tiroirs de tous les meubles pour tout dévaliser... Bertine lui disait : " Tiens, ouvre celui-ci, c'est là qu'on met l'argent..." ou bien encore : " Dans ce coin-là, tu trouveras la montre du père Placide..." Alors, moi, vous comprenez ? je ne pouvais pas nous laisser voler... Je me suis précipité sur Charlot et nous sommes battus... Mais il est plus fort que moi... Il a failli me tuer... Heureusement que je me suis sauvé... Et voilà, c'est tout !... — Eh bien, qu'est-ce que tu as à répondre ? fit un paysan.

Charlot se mit à rire.

— J'ai à dire que toute cette histoire est un mensonge... Je ne suis pas un voleur... J'étais venu parce qu'il y a longtemps que je n'avais vu ma petite Bertine... N'est-ce pas, Bertine ?

— C'est vrai ! dit la jeune fille en s'avançant.

— Et tu casses les vitres pour venir voir ta bonne amie ?

— Si je suis entré par la fenêtre, c'est que j'ai vu une chose abominable qui allait se passer... Ce gamin qui est un monstre, avait fait rougir des pincettes, — tenez, les voilà, les pincettes, touchez-les, elles sont encore chaudes et la marque blanche qui reste vous prouve que je ne mens pas, — et savez-vous ce qu'il voulait faire à Bertine ?

— C'est un menteur, fit Julien, je ne sais pas ce qu'il veut dire.

— Achève, dit un paysan goguenard, à Charlot.

— Il voulait tout simplement lui crever les yeux.

Et, frémissant encore au souvenir du danger couru par Bertine :

— Et je vous le dis, il était temps d'arriver ou elle était aveugle...

— Oui, interrompit la jeune fille, ce qu'il raconte est l'exacte vérité... Julien m'a lié les pieds et les mains... J'avais eu bien peur... Elle se cacha la tête dans les mains et éclata en sanglots.

Des paysans murmurèrent :

— Ils s'entendent ensemble, c'est évident... Julien est un infirme ! il est inoffensif. Il n'a jamais fait de mal à personne...

Julien fit mine de pleurer aussi.

— Il faut être joliment méchant pour inventer de pareilles histoires, dit-il.

— Dans tous les cas, ça ne nous regarde pas. Nous allons reconduire Charlot à la fabrique. Il s'expliquera avec Mabillet !

Au nom du terrible contremaître, Charlot se mit à trembler.

— Non, non, dit-il, laissez-moi m'en aller tout seul... Je vous assure que tout ce que j'ai dit c'est vrai ! Ce garçon-là veut tuer Bertine. Il lui a déjà fait mille choses. Si elle n'est pas morte, allez, ce n'est pas sa faute à lui. Tenez, vous allez voir.. Montre ton bras Bertine...

Bertine obéit, remonta la manche de sa camisole et découvrit son joli bras très blanc, un peu maigre, terminé par une toute petite main élégante, une main d'aristocrate.

— Regardez... ces cinq marques encore bleues... Un jour, il l'a mordue, comme un chien qu'il est... Ça a saigné... Ça a fait des trous... et les traces des cicatrices resteront peut-être toujours...

— Il ment, faisait Julien, il ment !

— Allons donc, faisait l'enfant exaspéré et qui avait peine à se contenir... Je vais en donner la preuve...

— Une preuve ! fit le rachitique.

Et il eut une espèce de glossement qui ressemblait à un rire.

— Oui, il te manque une dent, là, sur le devant... Eh bien, regardez... elle manque là aussi, sur le bras de Bertine...

— C'est tout de même vrai ! réfléchit un paysan.

Charlot triomphait.

— Et ce n'est pas fini, allez. Après l'avoir mordue, une autre fois il a voulu la rendre infirme... Il lui a renversé un chaudron d'eau bouillante sur les pieds... Elle est restée boîteuse pendant quinze jours... Elle peu montrer son pied... Je suis sûr qu'il y a encore les marques, là aussi...

Elle avait les jambes nues. Elle eut bientôt fait d'enlever ses savates et son pied parut, petit et cambré, marbré de larges meurtrissures d'où la peau, soulevée par la brûlure, était partie.

— Tout ça, c'est des menteries... c'est elle qui a renversé l'eau chaude, et pour le bras, c'est un chien qui l'a mordue...

— Voilà, dit Charlot. Quant à être accusé de vol, ça me fait rire, tenez ! Si j'avais voulu voler avec Bertine, je ne serais pas venu la nuit, bien sûr, en cassant des carreaux. J'aurais dit à Bertine : " Pendant que le gamin ne sera pas là, un jour, dévalise donc la masuro..."

— C'est juste ! fit quelqu'un.

— Il n'en est pas moins vrai, dit un autre, que Julien a une fière blessure à la tête et qu'il en mourra peut-être. Ce n'est pas lui qui s'est blessé par plaisir, je suppose... alors...

— Alors, tu as raison, faut conduire le gamin à Mabillet. Ça le regarde. Il s'arrangera comme il l'entendra.

Mais Charlot les supplia, repris par son épouvante :

— Je vous en prie... je n'ai rien fait de mal... sauf que je suis sorti de la fabrique pour venir voir ma petite Bertine...

A ce moment, Julien s'affaissait, évanoui.

— Tu l'as assassiné, mauvais garçon !

— Nous nous sommes battus. En se jetant sur moi il est tombé et s'est fait un trou dans le crâne... Ce n'est pas de ma faute...

— Allons, viens à la fabrique.

— Mais, monsieur, Mabillet va me battre si durement que je resterai sur place.

— Si tu n'obéis pas, je vais te porter !

Alors le pauvre se résigna. En sortant, il dit à Bertine, des larmes dans la voix :

— Surtout, défends-toi bien, ma Bertine !...

Elle lui sauta au cou et l'embrassa en sanglotant :

— Mon pauvre Charlot ! C'est encore pour moi que tu vas être puni !...

Mais lui, déjà consolé, reconforté :

— Ça ne fait rien, puisque j'ai sauvé tes yeux.

Le paysan le tenait par la main. Les autres étaient restés pour soigner Julien toujours en syncope.

Le long de la route, Charlot demeura silencieux ; mais sa petite tête travaillait.

Il se disait qu'il fallait à tout prix que Mabillet ignorât comment il avait pu sortir des ateliers. Car si le contremaître se doutait que Bull fût son complice, il changerait de chien. Bull, c'était pour Charlot la sécurité de l'avenir.

Or, le paysan le ramenait à Mabillet. On traverserait le jardin avec le contremaître et celui-ci s'apercevrait alors que son dogue s'était apprivoisé.

Voilà ce qu'il fallait éviter. En attendant, l'homme le tenait toujours par la main, mais sans le serrer bien fort.

Au moment où une charrette chargée de tuiles passait auprès d'eux, Charlot donna une brusque secousse et se dégagea.

Aussitôt il se jette derrière la voiture ; avant que son gardien ait pu le saisir, il saute le fossé de la route et disparaît dans la nuit, à travers champs. L'autre se met à sa poursuite, mais le gamin a de l'avance. Il est agile. Il est sauvé.

Dans un fourré épineux qui s'élève le lon d'un chaume, il se laisse tomber, se déchire, et reste coi.

Le paysan passe auprès de lui sans l'apercevoir et s'en va au hasard à travers la campagne.

Charlot rit silencieusement, et quand il n'entend plus les pas des sabots de son gardien sur la terre durcie par la gelée, il se relève et reprend, couraait toujours, le chemin de la fabrique.

Un quart d'heure après, il a traversé le jardin de Mabillet sous le nez de Bull, dont la queue frétille. Il longe prudemment les hautes murailles de la fabrique, monte au dortoir, se déshabille en un tour de main et se met au lit.

Il ne dort pas. Il est couché depuis quelques minutes à peine lorsque Mabillet fait irruption dans la salle où côte à côte, dans leurs lits de fer, sont endormis une vingtaine de garçons.

Il court droit au lit occupé par Charlot.

Celui-ci l'a vu entrer et, fermant les yeux, simule le sommeil.

Mabillet gronde :

— C'est bon ! c'est bon !... Tu auras bientôt de mes nouvelles.

Et la nuit se passe de la sorte.

Le matin Mabillet guette la descente des apprentis.

Quand Charlot parait, il l'empoigne par le bras et sans dire un mot l'entraîne dans son bureau :

— Tu vas me dire comment tu es sorti.

Charlot feint une profonde stupéfaction.

— Mais, monsieur Mabillet, par la fenêtre du dortoir. Je l'ai ouverte et je me suis laissé glisser le long de la gouttière... Vous savez bien que je grimpe comme un chat.

— Tu risquais cent fois de te casser les reins.

— Vous êtes bien bon de penser à ces choses-là monsieur Mabillet, fit le petit, goguenard.

—Et comment as-tu fait pour rentrer ?
 —Je suis remonté par la gouttière. . . Et dans le cas où je n'aurais pas pu, j'aurais attendu toute la nuit la rentrée des ouvriers. . .
 —Tu as assassiné le petit Julien Placide et tu as voulu dévaliser la maison. . .
 —Ce que vous répétez là est une bêtise. On a dû vous dire ce que j'avais répondu.
 —Tu vas te rendre au cachot.
 —Bien, monsieur Mabillot, avec plaisir.
 —Tu te passeras de manger aujourd'hui.
 —Bien, monsieur Mabillot, j'ai une ceinture, je la serrerai.
 —Demain tu reprendras ton travail. . . tu coucheras tous les soirs au caveau, sans souper. . . Je vais écrire au directeur de l'agence que je ne veux pas te garder ici plus longtemps et, comme tu as une très mauvaise nature, je ferai en sorte qu'il t'envoie jusqu'à ta majorité dans une maison de correction. . . Tu sais que cela dépend de lui ?

Charlot avait tremblé de tous ses membres.
 Le cachot, passe encore. Au bout d'un mois, il eût été libre et il aurait pu s'arranger pour revoir Bertine.
 Mais la maison de correction !
 Alors il essaya de supplier Mabillot.
 —Monsieur Mabillot, oubliez ce que j'ai fait aujourd'hui. Ne dites rien au directeur. Je vous promets de ne plus recommencer.
 —Ah ! ah ! il paraît que tu vas être enfin dompté !
 Charlot tomba aux genoux du contremaître.
 —Je vous en supplie, monsieur Mabillot. . . Vous n'aurez pas désormais d'apprenti plus docile que moi ! . . . La maison de correction ! Mais je ne mérite pas ça, non, je ne mérite pas ça, monsieur Mabillot. . . Je n'ai battu Julien, ce monstre, que pour défendre ma petite Bertine. . . Je ne suis pas un voleur. . . Pas la maison de correction, monsieur Mabillot, je vous en supplie !

Ils avaient traversé la fabrique et se trouvaient devant le caveau. Mabillot l'ouvrit et poussa rudement Charlot.
 Ce fut toute sa réponse.
 Charlot avait trébuché dans l'obscurité et était tombé à genoux. Il y resta longtemps. Il réfléchissait.
 Il traduisit tout haut sa réflexion :
 —Oui, dit-il, oui, cette fois je crois bien que je suis perdu ! Ils vont m'envoyer peut-être très loin, très loin de Bertine et je ne la reverrai plus. Et elle m'oubliera. . . Ils ont le droit de faire de moi tout ce qu'ils veulent. . . Je ne suis qu'un esclave. . . Je n'ai pas le droit de me défendre. . . Mon Dieu ! mon Dieu ! je n'ai pourtant rien fait de mal pour être aussi malheureux.

Et il se mit à pleurer. . . Et il pleura longtemps, toujours à genoux, les mains jointes. . .
 Et ses sanglots étaient entrecoupés :
 —Bertine ! ma petite Bertine !
 Mabillot ne l'avait pas vainement menacé. Il ne reçut ce jour-là aucune nourriture.
 Le lendemain, il travailla dans son atelier.
 Le surlendemain après-midi, on le fit venir dans le bureau du contre-maître. Il y trouva un homme d'une cinquantaine d'années, à cheveux blancs, à barbe blanche, dont le visage altéré, fatigué, les yeux cernés, creusés, mornes et éteints, indiquaient une santé délabrée.

Cet homme était M. Linard, le directeur de l'agence.
 Charlot le connaissait.
 Il ôta sa casquette et attendit craintivement.
 M. Linard lui adressa quelques questions au sujet de son échappée chez Placide. Il ne semblait même pas écouter ses réponses.
 —Vous êtes un mauvais garnement, lui dit-il d'une voix douce. Vous resterez au cachot jusqu'au jour de voire internement dans une maison de correction.

On le conduisit au cachot.
 M. Linard, bien qu'il fut malade, était expéditif. Il s'occupa du pauvre petit.
 Certains enfants, d'un caractère difficile, se font renvoyer de partout dans le but de passer chaque fois un temps plus ou moins long au dépôt de l'agence, où ils ne travaillent pas. Les directeurs le savent et leur sévérité, souvent mal dirigée, s'en accroît. Ils savent, ces directeurs, qu'il est parfois nécessaire également de déplacer des enfants à cause de leur nature rebelle. Ils doivent alors s'entendre avec leurs collègues pour leur faire accepter l'élève dont le déplacement serait jugé indispensable. Une circulaire de l'Assistance publique le leur enjoint, mais reste la plupart du temps sans effet, car un directeur consent difficilement à prendre dans son service un élève dont un de ses collègues veut se débarrasser.

Les directeurs d'agence sont les vrais pères des enfants qu'ils dirigent. Tous les droits paternels leur sont conférés, sans contrôle. Il suffit qu'un enfant ait la malchance de tomber deux ou trois fois de suite dans un mauvais placement pour qu'il soit envoyé dans une maison pénitentiaire, sans autre jugement que la propo-

sition de son directeur. Celui-ci fait un rapport au président du tribunal et l'enfant est condamné.

Etrange abus de pouvoir dont Charlot fut victime.
 Il y a quelques années, même, les pouvoirs laissés aux directeurs d'agence étaient beaucoup plus étendus. Ceux-ci envoyaient en correction des élèves qui s'y éternisaient sans plus jamais en sortir. Aujourd'hui, lorsqu'il y a lieu d'envoyer un enfant dans une maison dite de préservation, le directeur doit fixer au préalable la durée de l'internement. La durée peut être ainsi proportionnée à la gravité de la faute commise. Le seul contrôle est celui du directeur de l'Assistance publique auquel on en réfère, contrôle purement administratif et qui n'est éclairé par aucune enquête sérieuse.

Huit jours après ces événements, Charlot apprit qu'on allait le diriger sur la colonie pénitentiaire agricole de La Motte-Beuvron.

Là ou autre part, peu lui importait.
 On l'emmenait loin de Bertine. Voilà ce qui le désespérait.
 La veille de son départ, on le fit sortir du cachot. Il avait à régler ses petits comptes avec Mabillot, recevoir son livret, réunir ses hardes. C'était presque une journée de liberté.

Ne pourrait-il revoir Bertine ?
 Il était très inquiet à son sujet. Julien avait-il recommencé ses criminelles tentatives ? Comment se défendait-elle ? Ou bien lui était-il arrivé malheur ?

Il l'aperçut, vers midi, traversant la cour.
 Elle le cherchait, elle aussi, et accourut vers lui toute joyeuse, mais elle fut arrêtée en chemin par Mabillot. Il la prit par le bras, la fit tourner sur elle-même et la renvoya.

En même temps il adressait à Charlot un regard ironique.
 Celui-ci serrait les poings, tout pâle. Il allait partir dans le courant de l'après-midi. C'était la dernière occasion qu'il avait de parler à Bertine, de l'embrasser, de lui faire jurer qu'elle ne l'oublierait pas.

Et la rancune de Mabillot l'empêchait de profiter de cette occasion.

Il lui écrivit un mot, tout de suite, remit sa lettre à un apprenti libre qui habitait le village. Sa lettre était courte : " Ma Bertine, je vais partir. On m'envoie, à cause de ce que tu sais, à La Motte-Beuvron. Quand ça serait au bout de l'Europe, je te l'ai dit, ma Bertine, ne crains rien, je te reverrai un jour ou l'autre. Ne m'oublie pas, ma Bertine, je t'aime si fort. Ne m'oublie pas et attends-moi ! . . . "

Le soir même, il partait.

V

Bertine pleura, elle aussi, en recevant cette lettre.
 Elle était plus tranquille depuis quelques jours.
 La blessure de Julien était grave. L'infirmier était malade, en son lit, avec une grosse fièvre et dans l'impossibilité de bouger.
 C'était Bertine qui lui donnait les soins que réclamait son état. Elle le faisait par affection pour Charlot, car elle redoutait un dénouement qui aurait pu attirer de nouveau l'attention sur la scène de l'autre nuit et faire punir Charlot de la mort de Julien.

En outre, elle avait fait rétablir la serrure de son cabinet et mettre un verrou de plus à la porte.

Elle se trouvait désormais en sécurité, elle ne se couchait plus sans s'assurer que rien n'avait été changé à la serrure.
 Quand Julien fut sauvé, le calme continua dans la triste maison, car Placide revint de l'hôpital. Mais il était si faible que le travail dans la fabrique de céruse lui était interdit. Pour vivre, il s'employait dans le village comme journalier, ou il faisait, à la fabrique, de la grosse besogne.

De temps en temps, Bertine recevait une lettre de Charlot, à de rares et de longs intervalles, — et des lettres bien courtes écrites au crayon, à la hâte, dans un coin, loin de la surveillance des gardiens de la colonie, et qu'il faisait jeter à la poste, sans timbre, par l'intermédiaire obligeant de quelque gamin de la La Motte-Beuvron, rencontré dans la campagne.

Ces lettres étaient toujours conçues dans les mêmes termes :
 " Ma Bertine, je pense à toi et je voudrais bien être près de toi. Je ne suis pas trop malheureux ici, bien qu'on soit très sévère. Mais on travaille dans les champs et ça distrait. Ne m'oublie pas, ma Bertine. J'irai bientôt te retrouver. Ce n'est pas difficile de s'évader de la colonie. Tous les jours il y en a qui partent les mains dans les poches ; ils laissent leurs outils au coin d'un bois et s'en vont. On ne les revoit plus. Un jour ou l'autre je ferai comme eux, c'est sûr, pour aller t'embrasser. . . "

Elle relisait cent fois ces phrases. Elle aurait bien voulu y répondre, pour lui dire qu'elle ne l'oublierait pas, elle non plus, mais on ne ferait pas parvenir ses lettres bien sûr. Elles seraient interceptées. Dès lors, à quoi bon ?

(A suivre.)

Madame C. MEKCIK-POTTIER

PASTORALE.*

Sonnet.

Poésie de Camille Natal.

Musique de Rodolphe Deneubourg.

CHANT

Andantino.

PIANO

Quando le zéphir court sur la plai - ne.

Que les oi-seaux chantent aux bois.

Ti-rant des airs de son haut-

bois —

Né-mo-rin souffle a perdre ha - lei.

a tempo

ne.

Es-telle ac-court, —

mais la vi-lai - ne

a tempo

Mon - tre bou-deur son frais ml - rois.

Fein-tes d'a - mour.

cresc.

en ces tour-nois. —

D'a - veux charnants leur âme est plei -

cresc.

Un peu plus lent.

ne.

Ils sont là - bas, —

pp

una corda

* Le gracieux sonnet *Pastorale* vient d'inspirer à R. Deneubourg la jolie musique que nos lecteurs ont sous les yeux. La poésie est de Camille Natal, qui collabora à notre journal; elle est extraite de *Grise d'Alcibiades*, recueil de fraîches et charmantes poésies; ce joli petit volume, édité avec grand luxe, et dont le prix, malgré le luxe de l'impression, n'est que de 1 fr. 50. (Chapuis, éditeur, 3, rue de Savoie, Paris, l'envoie franco contre mandat ou timbres.) a eu un grand succès; la seconde édition est sur le point d'être épuisée, avis à ceux qui désireraient se la procurer; ils n'ont qu'à *la demander sans retard*. Camille Natal, est aussi l'auteur d'un grand nombre de autres ouvrages, entre autres de *Cœurs de Femmes* (1 volume de prose, 3 fr.), chez le même éditeur, qui fut couronné, et dont le style est aussi soigné que les intrigues sont attachantes. La romance *Pastorale* a eu un grand succès; c'est une page musicale fort charmante. Emile Gallot, 6, rue Vivienne, Paris, en est l'éditeur musical. Prix 1 fr. 50.

VERS LE POLE

Par FRIDTJOF NANSEN

(Suite)

Partout l'eau sourde et bruit. Comme par magie, la vie est revenue à la nature gelée, et la colline est toute verte. On pourrait se croire très loin au sud et oublier qu'un long hiver se prépare... Le lendemain tout est changé; les dieux propices du sud qui, la veille, avaient déployé leurs suprêmes énergies, ont pris la fuite; le froid est revenu; la neige a tombé et a tout recouvert; elle ne cédera plus. Ce petit coin de terre nue est au pouvoir des génies du froid et de l'ombre; leur influence s'étend jusqu'à la mer. Je regarde autour de moi: tout est désolation et abandon. Mes yeux tombent sur le sol, à mes pieds. Là, au milieu des pierres, le coquelicot élève encore ses fleurs si belles au-dessus de la neige. Les derniers rayons du soleil couchant baisent encore une fois ses pétales jaunies; et puis la fleur se cachera pour dormir pendant le long hiver et renaître au printemps. Ah! pouvoir faire de même!"

Exilés que menace l'aggravation d'une réclusion prolongée, Johansen et Nansen jouissent profondément de toutes les manifestations de la vie qui s'agitent encore autour d'eux. Ils suivent, dans le ciel, les batailles des oiseaux: "...Heureuses créatures, qui se mouvent là-haut avec tant de liberté! A nos pieds, dans les flots, les morses plongent et beuglent; dans les airs, des bandes de passereaux tourbillonnent; nous entendons le bruissement de leurs ailes. Il y a partout un bruit de vie. Mais bientôt le soleil disparaîtra, la mer se fermera, les oiseaux s'envoleront les uns après les autres vers le sud, la nuit polaire commencera, et un silence profond, ininterrompu, régnera..."

Les morses, les ours, les oiseaux, successivement s'enfuirent. Les renards furent les derniers compagnons d'hivernage de Nansen et de Johansen. Ces insupportables voisins, rusés et voleurs, d'autant plus audacieux que les deux hommes, avarés de leurs cartouches, ne les gaspillaient point sur eux, — ne reculaient devant aucun larcin, si peu profitable qu'il fût. Ne s'emparèrent-ils pas un jour d'un paquet enveloppé dans une toile à voile et contenant un peu de tout: des morceaux de bambou, du fil de fer, une corde de harpon, une pelote de gros fil, des échantillons minéralogiques, etc? Une autre fois ils dérobèrent le thermomètre: à dater de ce jour le dernier thermomètre fut accroché, hors de leurs atteintes, à la pointe d'un traîneau, dressé verticalement près de la hutte.

Le soleil se montra pour la dernière fois le 15 octobre.

Perdus sur un rivage ignoré, inconnu, dont eux-mêmes ils ne connaissent pas la situation, Robinsons d'une côte déserte, les deux Norvégiens dorment sous la hutte qu'ils ont bâtie, dans les peaux des ours qu'ils ont tués. Ils se nourrissent de leur gibier, cuit sur un fourneau de leur fabrication, à une flamme alimentée par la graisse des morses tombés sous leurs balles. Ils ne doivent rien qu'à eux-mêmes; ils sont indépendants de toute civilisation. Le soleil, seul bien qu'ils possédaient en commun avec les autres hommes, étant éteint pour eux, ils demeurent seuls dans l'horreur de la nuit continuelle, illuminée parfois de merveilleuses aurores boréales qui ne flambaient que pour eux.

"Mercredi, 27 novembre. — ...Devant la hutte, deux formes humaines, deux ombres dans les ténèbres hivernales, courent de long en large afin de se réchauffer; et de long en large ils courent ainsi chaque jour, sur le sentier que leurs pas ont tracé, jusqu'à la venue du printemps..." Ces quelques lignes du journal de Nansen évoquent d'une façon saisissante l'existence anormale que son compagnon et lui-même traînaient pendant plusieurs mois.

Ils déjeunaient d'un quartier d'ours bouilli et de bouillon, ils soupaient d'une tranche d'ours frite dans l'huile de morse, sans se lasser jamais de cette nourriture toujours identique. Quelquefois il leur arrivait de retirer de la lampe un morceau de graisse brûlée, un *graton*: c'était pour eux une friandise, un "gâteau", et ils déploraient seulement de ne pouvoir le saupoudrer d'un peu de sucre. Chacun d'eux était cuisinier pendant une semaine. Il n'y avait pas d'autre changement dans leur vie que celui-là, et c'est par semaines de cuisine qu'ils en étaient venus à compter la fuite du temps: "Encore neuf semaines à être de cuisine, calculait Nansen; dans dix-huit semaines le moment sera venu de se remettre en route."

UNE EXISTENCE DE TROGLODYTES

Nansen s'était promis de consacrer les loisirs de l'hivernage à mettre à

jour ses notes, ses observations, ses calculs; mais son cerveau se refusait au travail. Puis, il faut bien le dire, une difficulté matérielle d'un ordre assez imprévu faisait échec à toutes ses bonnes intentions, coupait court aux rares velleités laborieuses qui subsistaient en lui: que son doigt effleurât, que sa manche frôât une feuille de papier blanc, une empreinte noire et grasse y apparaissait aussitôt; de la page sur laquelle il avait écrit seulement quelques lignes, on pouvait dire qu'il l'avait noircie, au sens littéral du mot; il est tel feuillet de son journal de cet époque qui semble avoir été passé au caviar de la censure russe. De toutes les souffrances endurées par les deux Norvégiens, c'était peut-être la pire, cette irrémédiable saleté.

"... Quand nous voulions passer une heure agréable, écrit Nansen, nous nous mettions à imaginer un grand magasin clair dont les murs ne seraient garnis que de vêtements de laine neufs, propres et moelleux, parmi lesquels nous n'aurions qu'à choisir. Des chemises, des gilets, des caleçons, de bons pantalons, des jerseys confortables, des bas de laine, de chaudes pantoufles de feutre... peut-on concevoir quelque chose de plus délicieux? Et un bain tiède! Nous étions là, côte à côte dans notre lit-sac, à parler pendant des heures de toutes ces joies prochaines auxquelles nous pouvions à peine croire. Pensez donc! Jeter ces lourds chiffons graisseux dans lesquels il nous fallait vivre, collés qu'ils étaient à nos corps. Nos jambes souffraient particulièrement: à chaque mouvement que nous faisons, nos pantalons frottaient rudement la peau des cuisses et mettaient nos membres à vif. Pour empêcher ces écorchures de s'imprégner de trop de graisse et de saleté, nous devions les laver constamment avec un peu de mousse, ou avec un chiffon provenant des bandages de notre pharmacie, et imbibés d'un peu d'eau chauffée sur la lampe. Je n'avais jamais compris auparavant à quel point le savon est une invention admirable. Nous faisons mille tentatives pour enlever le plus fort de

notre saleté, mais elles étaient toutes également infructueuses. L'eau n'avait aucun effet sur toute cette graisse. Il fallait recourir à des frictions avec de la mousse et du sable. Nous trouvions l'une et l'autre dans les murs de la hutte: en la construisant, nous en avions garni les interstices des pierres. La meilleure méthode pendant consistait à oindre nos mains de sang chaud et de graisse d'ours, et à enlever ensuite cette sorte de cosmétique en frottant vigoureusement les parties qui en étaient enduites avec une poignée de mousse. Nos mains, devenues aussi douces et blanches que celles de la femme la plus délicate, ne semblaient plus appartenir à notre corps. Mais cette blancheur durait peu et l'on n'a pas toujours à sa disposition du sang chaud: se râcler la peau avec un couteau était encore le mode de nettoyage le plus à notre portée.

"Ce qui était difficile pour le corps était impossible pour les vêtements. Après avoir fait bouillir nos chemises pendant plusieurs heures, lorsque nous les retirions du pot, nous les retrouvions aussi graisseuses que lorsque nous les y avions

mises. Ce n'est qu'en les tordant que nous obtenions quelque résultat. La lessive au couteau — comme les ablutions au couteau — réussissait un peu mieux. Nous prenions la chemise entre les dents, nous la tendions avec la main gauche, et, de la droite armée du couteau, nous enlevions par un râclage obstiné d'épaisses couches de graisse, qui s'ajoutaient à notre provision de combustible."

Les vêtements de Nansen et de Johansen, sales, usés et troués, n'offraient plus contre le froid et surtout contre le vent qu'une insuffisante protection. Sortir ainsi vêtus pour faire hygiéniquement les cent pas devant la hutte était, de la part des deux hommes, un acte d'héroïsme dont quelquefois ils se sentaient incapables. Alors ils restaient confinés dans leur tanière, prouvant, par leur inaltérable bonne santé, que le scorbut n'est pas une conséquence obligatoire du manque d'exercice.

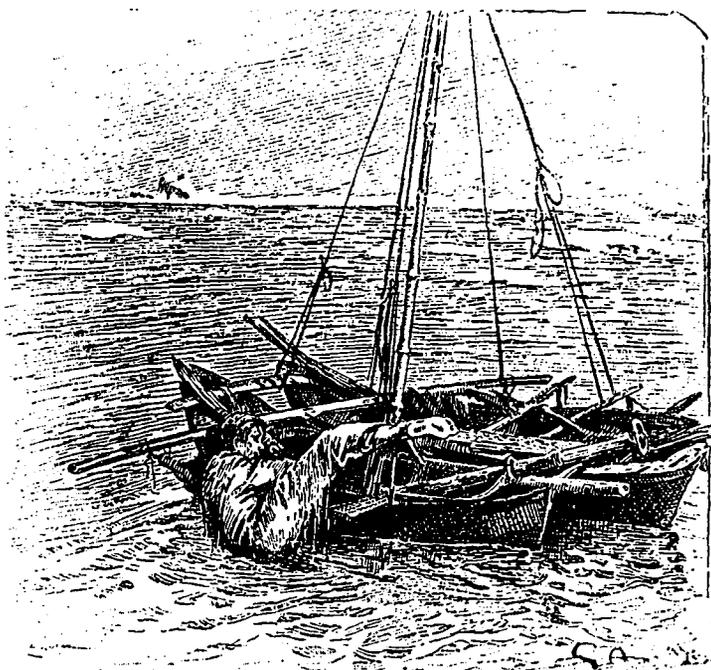
"Le vide même de mon journal, dit Nansen, donne la peinture la plus exacte de notre existence durant les neuf mois que nous avons vécu sur ce rivage:

"Dimanche, 1er décembre 1895. — Temps merveilleusement beau depuis quelques jours: on ne se lasse pas d'aller et de venir, hors de la hutte, tandis que la lune transforme ce monde de glace en une terre de féerie..."

"Lundi, 2 décembre. — Le vent souffle: la promenade sera désagréable..."

"Mardi, 10 décembre. — Johansen s'est aperçu que son kayak avait disparu. Il l'a retrouvé à plusieurs centaines de pas, sur la grève: le vent l'avait enlevé et emporté jusque-là. Que les kayaks se mettent ainsi à voltiger dans l'air, cela passa un peu la mesure..."

"Jedi, 19 décembre. — Noël approche. A la maison, chacun est occupé aux préparatifs de la fête et trouve à peine temps pour tout. Mais ici il n'y a pas de remue ménage. Passer le temps est notre seul



"Ainsi arc-bouté, je réussis à me hisser..."

souci. Ah ! dormir, dormir ! La marmite bout doucement dans l'âtre. Je surveille le déjeuner et je regarde vaciller la flamme, tandis que mes pensées font de lointains voyages. Étrange pouvoir sur toutes les créatures vivantes du feu et de la lumière ! Fascination de ces langues ardentes qui se tordent comme des serpents !... A la lumière de la lampe des soirs d'hiver, elle est assise et elle coud. Auprès d'elle est une petite fille aux yeux blonds, jouant avec une poupée. Elle regarde l'enfant tendrement et caresse ses cheveux, mais ses yeux sont gonflés et de grosses larmes tombent sur son ouvrage.

"Mardi, 21 janvier.—Au pays, on vient d'allumer les chandelles des arbres de Noël autour desquels les enfants dansent en rond. Et nous aussi nous fêtons Noël selon nos ressources. Nous avons lavé dans un peu d'eau chaude nos chemises et nos caleçons et, pour nous laver nous-mêmes, les caleçons nous ont servi à la fois d'éponge et de serviette. Nous nous sentons presque d'autres hommes. Pour souper, nous avons eu du *fiskegratin*, fait de poisson pulvérisé, de farine de maïs et de graisse de morse, et comme dessert, du pain frit dans l'huile. Demain matin, nous aurons du chocolat.

"Mercredi, 1er janvier 1896.—Quarante et un degrés et demi au-dessous de zéro. Donc, une nouvelle année vient de naître, l'année de la joie et du retour au pays. Dans un clair de lune éblouissant, 1895 est partie ; dans le même clair de lune éblouissant, 1896 commence. Mais il fait cruellement froid...

"Vendredi, 3 janvier.—J'entends des détonations du côté du glacier, géant de glace assis sur la crête de la montagne et qui allonge ses membres dans toutes les directions, jusque dans la mer. Toutes les fois que le froid augmente, il se tord horriblement, et au milieu d'un bruit de canonnade, des crevasses apparaissent de tous côtés sur son corps monstrueux.

"Johansen est endormi et fait résonner la hutte de ses ronflements sonores. Je suis heureux que sa mère ne puisse le voir en ce moment. Elle aurait pitié de son garçon, si noir et si sale, déguenillé, le visage panaché de virgules de suie. Mais patience ! il lui reviendra sain et sauf, frais et rose..."

Ne pas posséder un seul livre est, pour Nansen et Johansen, une des plus grandes privations. Avec quel regret ils se rappellent la bibliothèque du *Fram* ! Ils ont lu si souvent ce qu'il y a de lisible dans leur table de navigation et dans leur almanach qu'ils le savent presque par cœur. Ils sont aussi ferrés sur les alliances et les filiations de la famille royale de Norvège que sur les soins à donner aux noyés.

Comme leur esprit, leur estomac, pourtant si complaisant, finit lui aussi par murmurer contre la monotonie de la nourriture qui lui est offerte. Certes la viande d'ours est excellente et ils ne s'en fatiguent point : mais ils voudraient pouvoir y joindre autre chose, des farineux par exemple... "Si seulement nous avions un peu de sucre et des farineux, c'est alors que nous vivrions comme des princes. Nos pensées s'arrêtent avec envie sur de grands plats chargés de gâteaux, sans parler du pain et des pommes de terre. Comme nous rattraperons le temps perdu ! et cela dès que nous aurons rencontré le sloop de Tromsø — rencontre dont la perspective berce notre fantaisie. — Auront-ils des pommes à bord ? Auront-ils du pain frais ?"

Depuis si longtemps que dure leur tête-à-tête, presque tous les sujets de conversation ont été épuisés entre les deux Norvégiens. Il en reste heureusement d'inépuisables : projets d'avenir, hypothèses concernant le retour du *Fram*, conjectures relatives à leur propre situation actuelle.

Leurs cheveux et leurs barbes incultes ne connaissent plus les ciseaux ; les cheveux tombant sur les épaules sont un supplément de vêtement que Nansen et Johansen apprécient dans leur délabrement. Barbes et cheveux

"ne nous sommes pas querellés. Seulement j'avais la mauvaise habitude "de ronfler pendant mon sommeil, et alors, Nansen me donnait des coups "de pied dans le dos." Je ne puis le nier, je lui ai donné bien des coups de pied ; mais il se bornait à se secouer un peu et il se rendormait tranquillement."

LE PRINTEMPS DE 1896

La fin de février, les premiers jours de mars virent le retour du printemps, des oiseaux, du soleil... et des ours. Le 8 mars, l'un de ceux-ci, attiré sans doute par le violent parfum d'huile de morse répandu autour de la hutte, vint visiter Nansen et Johansen jusque dans leur tanière. Sans se laisser rebuter par la vue des nombreuses carcasses qui jonchaient le sol, il s'était engagé dans le passage conduisant à la porte, quand Johansen, qui avait constaté sa présence et s'était embusqué derrière la peau servant de portière, tira. L'animal, blessé, pris la fuite. La poursuite fut longue. L'ours avait escaladé la falaise et en suivait la crête. D'en bas, Nansen l'acheva d'un coup de fusil. Le chasseur avait choisi son moment : l'ours, frappé tandis qu'il se trouvait à l'extrême bord de la haute muraille de basalte, perdit pied ; l'énorme masse blanche dégringola, rebondit d'aspérité en aspérité et ne s'arrêta qu'aux pieds de Nansen ; quelques spasmes l'agitèrent et ce fut fini.

Set ours était survenu à point ; le garde-manger était presque vide. "Nous vécûmes sur ce gibier, dit Nansen, pendant six semaines."

Bientôt allait sonner l'heure du départ. Le printemps précédent, alors qu'ils avaient quitté le *Fram*, ils n'avaient eu qu'à choisir vêtements et provisions de toute nature dans les stocks que possédait le navire. Aujourd'hui, le voyage qu'ils avaient en perspective était moins long sans doute, mais ils étaient livrés à leurs seules ressources.

L'hiver dans la hutte avait achevé leurs vêtements. Ils s'ingénierent à en confectionner de nouveaux avec leurs couvertures, à réparer ceux qui pourraient encore supporter un raccommodage, à ressemeler leurs chaussures à l'aide de pièces de peau de morse, à se faire des chaussettes, des gants, un lit-sac en peau d'ours. Ils s'étaient procuré du fil en effilant la toile de coton de quelques sacs à provisions. Durant plusieurs semaines, du matin au soir leur aiguille marcha. La hutte s'était subitement transformée en un atelier de tailleur et de cordonnier. Il n'y avait plus, dans l'existence des deux hommes, de place pour l'ennui.

Avril se passa ; voici mai.

"Mardi, 12 mai.—J'ai fait aujourd'hui mes adieux à mes vieux pantalons. Que de services ils m'ont rendus ! Mais ils sont maintenant si lourds d'huile et de saleté qu'ils doivent peser plusieurs fois leur poids primitif. Si je les tordais, l'huile en coulerait. C'est une sensation délicieuse, d'enfiler des pantalons neufs, légers, moelleux et, jusqu'à un certain point, exempts de graisse."

Pour une expédition en traîneau, on doit se munir de vivres nourrissants sous un petit volume, variés autant que possible, de traîneaux solides, etc., etc. Nansen connaissait par cœur toutes ces maximes du catéchisme arctique. Mais hélas ! comment les mettre en pratique ?

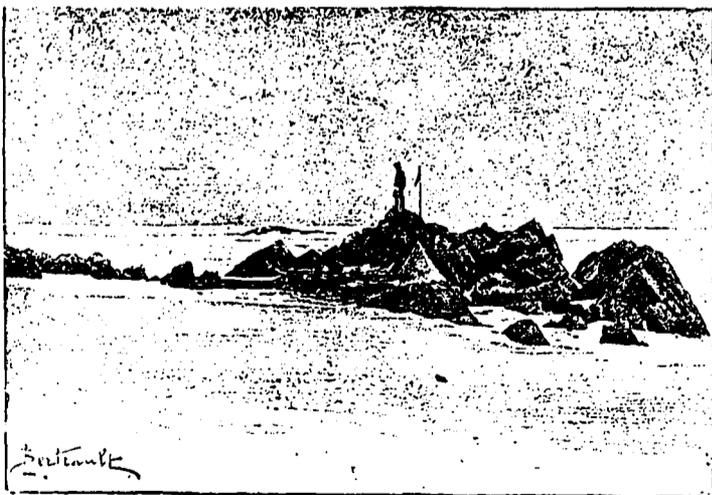
Un peu de farine, de pemmican, de chocolat, de pain, avait été mis de côté pour la continuation du voyage. Quand les deux Norvégiens visitèrent leur dépôt, ils éprouvèrent un cruel mécompte : tout avait été détérioré par l'humidité ; le chocolat avait été dissous, la farine était moisie, le pemmican était en putréfaction. Il fallut tout jeter, sauf une petite quantité de farine de maïs et le pain, qui était seulement humide, et qui redevint mangeable après avoir été passé à l'huile bouillante. "Nous charger d'autant de viande d'ours et de graisse de morse que nous pouvions en emporter était, dit Nansen, tout ce qui restait. A défaut de légèreté, ces provisions offraient du moins l'avantage de pouvoir être remplacées en cours de route, selon nos besoins. La partie la plus importante de notre équipement était, après tout, nos armes à feu. Nous les avions heureusement conservées en bon état et il nous restait une centaine de cartouches à balle et cent dix de petit plomb."

EN ROUTE VERS LE SUD

Le 19 mai, enfin, Nansen et Johansen quittèrent la hutte qui les avait abrités pendant plus de huit mois. Avant de s'éloigner, ils rédigèrent un court rapport de leur voyage et l'enfermèrent dans un tube de cuivre qui avait été le cylindre de la pompe à air de leur lampe à pétrole. Le tube fut clos au moyen d'un bouchon de bois et suspendu à la toiture par un fil de fer.

La mer n'était pas libre encore. Les kayaks furent donc chargés sur les traîneaux, auxquels s'attelèrent les deux voyageurs. Tant de mois d'une existence sédentaire les avait mal préparés aux fatigues de la marche. Leurs jambes étaient raides, leurs articulations jouaient mal. Aussi les premières étapes furent-elles très courtes. Ils avançaient dans une direction sud-ouest, croyant se diriger de la terre Gillis vers la terre du Nord-Est du Spitzberg. Le soir, pour camper, ils dressaient une sorte de tente en jetant sur les traîneaux disposés parallèlement les voiles des kayaks.

"Mercredi, 3 juin.—Le mauvais temps nous a immobilisés pendant dix jours. Pourvu que le *Fram* ne soit pas de retour avant nous : l'épreuve serait trop cruelle pour ceux qui nous attendent. Aujourd'hui, enfin, nous repartons ; mais la mer, qui était libre ces jours derniers, s'est refermée : le vent d'ouest a chassé la glace vers la terre, et il faut se remettre à tirer les traîneaux. Cependant le vent souffle du nord : nous plantons le mât, nous hissons la voile et, aidés par le vent, nous avançons beaucoup plus vite..." A plusieurs reprises, Nansen et Johansen purent ainsi utiliser le vent pour véhiculer leurs traîneaux. (A suivre)



NANSEN ENTEND DES ABOIEMENTS.

sont devenus complètement noirs : dans ces faces de charbonniers, les dents et le blanc des yeux brillent étrangement.

"... Notre état d'esprit, en somme, était bon. Nous n'avions même pas recours aux querelles pour tuer le temps. A notre retour, quelqu'un demanda à Johansen comment nous nous étions accordés pendant l'hiver — car c'est, dit-on, une rude épreuve pour deux hommes de vivre aussi longtemps ensemble dans un parfait isolement : "Non, répondit-il, nous

ÉVIDENCE



Gédéon.—Voyez-vous, Massa l'avocat, je voudrais avoi un divorce pouz cause d'ineanité.

L'avocat.—Votre femme est folle ?

Gédéon.—Non, Massa, mais je devais l'ête moi, quand je l'ai maïée.

Chronique Théâtrale

Vers le 23 courant, la saison théâtrale s'ouvrira de nouveau et M. Sparrow, le gérant des théâtres Queens, Royal et Académie de Musique nous promet de fort bonnes attractions à ces différents théâtres.

A l'Académie, les pièces qui ont eu le plus de succès à New-York seront représentées, telles que : "The Girl from Paris" ; Mme Fiske dans "Tess of d'Uberville" ; Wilson Barrett dans "The Sign of the Cross" ; "Jack of the Bean Stalk" ; "Under the Red Robe" ; "The Circus Girl" ; "Secret Service" ; etc.

Au Queen's, M. Sparrow va essayer de faire de cette place d'amusements un théâtre de famille et, d'après la liste des attractions déjà enregistrées, on peut être certain de bien s'amuser.

Quant au Royal, les différentes compagnies de variétés et vaudevilles seront de première classe et les habitués peuvent être certains de s'y amuser comme par le passé.

Tous ces théâtres ont subi des réparations et le confort sera des plus désirables.

x
PARC SOHMER

Le Parc Sohmer continue à justifier sa réputation en réunissant, chaque soir, une grande partie de la population Montréalaise, anxieuse de fuir la chaleur et de se reposer des fatigues de la journée dans un véritable Eden frais, aux senteurs parfumées, aux accords mélodieux d'un incomparable orchestre. Les attractions sont toujours de premier ordre et justifient l'engouement du public, toujours certain d'y trouver des distractions d'un ordre relevé et accessibles à tous.

Dans la journée, c'est le plus gentil lieu d'amusement qui se puisse trouver pour les enfants. Le Carrousel, le Phonographe, le Radioscope sont à voir avant la représentation ou pendant l'intermission.

x
EXPOSITION PROVINCIALE A MONTREAL

La grande quantité de prix (\$17,000) attribués aux diverses catégories d'exposants ; le programme vraiment superbe des attractions ; tout le mal que se donnent les directeurs de la future exposition afin d'en faire un succès, ont déterminé nos édiles, malgré la dureté des temps, à attribuer à notre Exposition montréalaise une subvention de \$5,000, qui aidera le comité à augmenter encore le nombre des attractions destinées à y amener le public.

Nul doute que cette année, l'Exposition ne soit encore plus brillante que les précédentes, rien n'a été négligé pour arriver à ce but et il est à espérer que les exposants d'abord, le public ensuite, pour lesquels tant d'efforts ont été accomplis, le reconnaîtront par une affluence exceptionnelle, afin de bien démontrer, une fois de plus, l'utilité pour le commerce, l'industrie, l'agriculture, l'élevage, de ces assises annuelles où l'on vient constater, de visu, les progrès accomplis.

x
CIRQUE L. W. WASHBURNS

Une grande attraction, cette semaine, c'est celle du grand cirque

Washburns qui, le vendredi 13 et le samedi 14, donnera à Montréal deux grandes représentations par jour, le matin à 2 heures, le soir à 8 heures.

Le cirque Washburns qui est le seul établissement de ce genre visitant Montréal cette année, est avantagement connu et comprend, sur ses trois vastes pistes, un spectacle extrêmement varié auxquels concourent toute une pleiade de clowns, écuyers, acrobates en tous genres, une superbe ménagerie comprenant : hipopotames, lions, jaguars, ours, hyènes, dromadaires, singes etc.

L'Ouest sauvage, sous la direction du chef indien "Old Horse", y est brillamment représenté et des numéros exceptionnels, parmi lesquels nous citerons : "Le Carnaval Nautique Anglais", concourent à former un ensemble véritablement exceptionnel.

PALLADIO.

CHOSSES ET AUTRES

UN DÉJEUNER A PARIS

Un brave paysan russe, auquel notre langue écrite ou parlée était absolument inconnue, entre, il y a quelque temps, dans un petit restaurant de Paris. Le garçon lui présente le menu du jour, et il met le doigt sur le premier article commençant la série des potages.

On lui apporte un tapioca.

Sitôt qu'il a vidé son assiette, notre homme désigne le deuxième article.

On lui apporte une croûte-au-pot.

—Il n'y a donc que de la soupe, ici ? pense l'étranger.

Il l'avale pourtant, et, désireux de passer à un autre aliment, s'empresse de rayer de son ongle la troisième ligne.

On lui met une purée croûtons sous le nez.

Furieux, il court à la fin de la carte et arrête son index sur la dernière ligne...

Et le garçon lui verse un petit verre de cognac.

Rentré dans son pays, le Moscovite dit à ses amis :

—Paris est bien beau, mais c'est égal, on s'y nourrit d'une drôle de façon !

N...

JUSTE ÉTONNEMENT

Mme Jeunemariée.—Quel est donc le prix du mouton, monsieur ?

Le boucher.—Dix centins la livre, madame.

Mme Jeunemariée.—Et l'agneau ?

Le boucher.—Quinze centins, madame.

Mme Jeunemariée.—Est-ce possible ! Mais l'agneau est beaucoup plus petit que le mouton ?

L'hypocrisie est la vertu des partis.—ROYER COLLEARD.

La névralgie ainsi qu'un long alourdissement sont les causes du blanchiment prématuré de la chevelure. Le Rénovateur des Cheveux, du Hall, les ramène à leur couleur naturelle et les empêche de tomber.

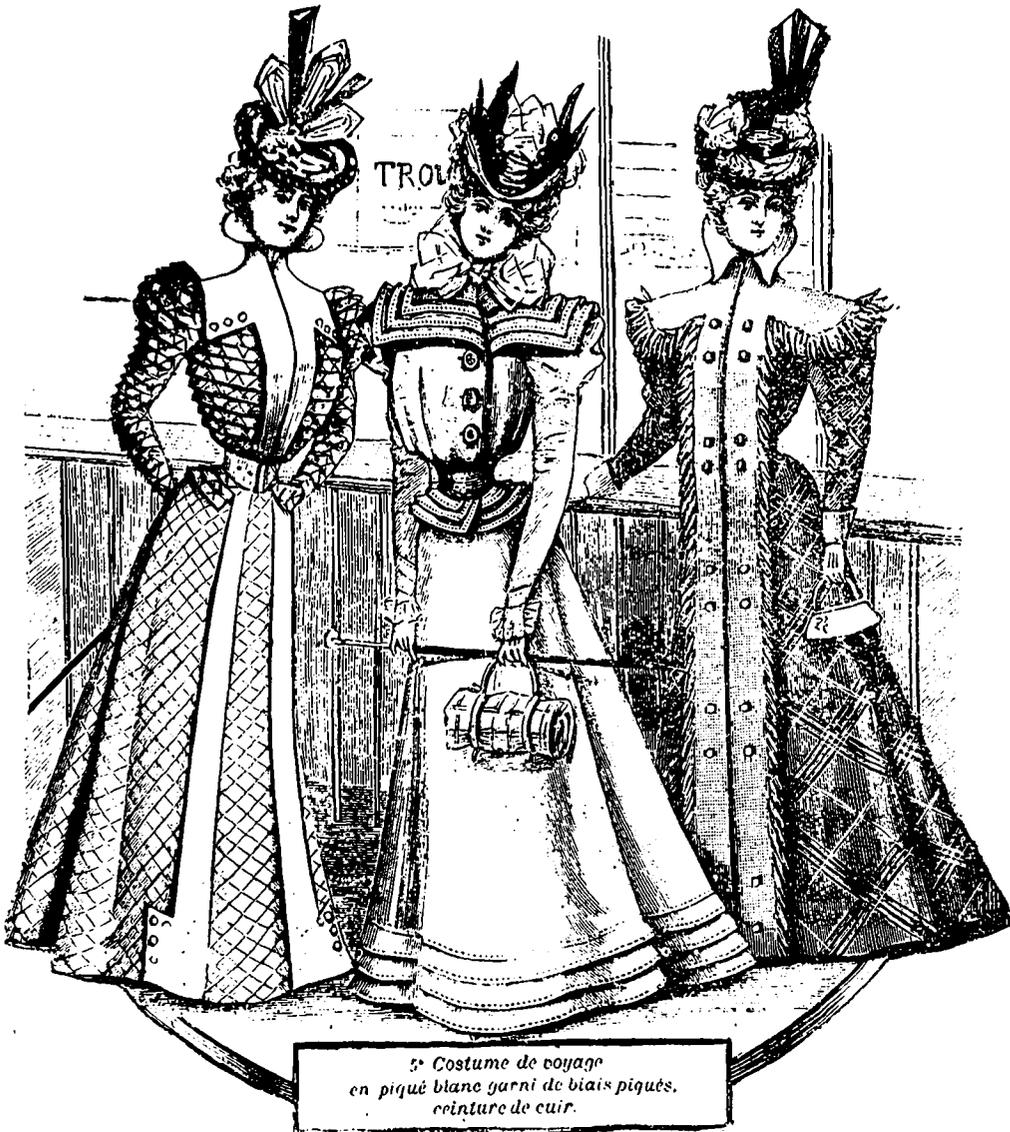
PAUVRE ANNONCE



Le touriste.—Je pense que vous devez être orgueilleux d'avoir des hommes aussi distingués que le sénateur l'indacier, descendus à votre établissement ?

Le maître d'hôtel.—Pas du tout, monsieur, un homme comme celui-là et avec une telle apparence, ça ne donne pas crédit à une maison, croyez-moi !

MODES PARISIENNES



5. Costume de voyage
en piqué blanc garni de biais piqués,
ceinture de cuir.

ROBE EN TISSU A DAMIERS NOIRS ET BLANCS. Jupe garnie devant de deux bandes de piqué découpées au bas et ornées de boutons or. Corsage plissé en travers avec basquine rapportée : plastron rapporté en piqué blanc orné de boutons. Manches plissées. Matériaux : 9 verges de tissu, 1 $\frac{1}{2}$ verge de piqué. — ROBE EN PIQUÉ BLANC. Jupe garnie de trois biais. Corsage-blouse croisé légèrement devant et boutonné par de gros boutons de nacre. Col marin, basquine arrondie garnie de biais. Ceinture de cuir rouge. Manches garnies de biais. Matériaux : 11 verges de piqué blanc. — MANTEAU DE VOYAGE EN TARTAN ÉCOSAIS, de forme ample, serré à la taille par une ceinture passant sous les revers ornés de frange et de boutons de nacre, col rond bordé d'un effilé, surmonté d'un col très haut, rabattu devant. Manches avec revers au bas. Matériaux : 5 $\frac{1}{2}$ verges de tissu écossais, 1 $\frac{1}{2}$ verge de tissu uni.

SONNET MISÉRICORDIEUX

KAIN

La compassion est acquise à la victime,
Je la plains et voudrais voler à son secours.
Mais je plains presque autant et le plaindrai toujours ;
Fut-ce même Kain, en détestant ton crime.

Il ne se peut pas fuir, fut-ce au fond de l'abîme ;
Le remords l'y poursuit jusqu'à ses derniers jours.
Pour lui, plus de sommeil, de repos, ni d'amours ;
Car, il a, du malheur, escaladé la cime !

Et depuis six mille ans que ce grand criminel,
Subit le châtimeut du remord éternel,
Sous l'exécration ou son crime de l'ace ;

Nul ne l'a consolé d'un mot compatissant ! —
Il a pourtant assez souffert, O Dieu puissant,
Pour obtenir ta grâce.

J. MARET-LERICHE.

1897.

LE BOA DOMESTIQUE

Après les ours et les tigres plus ou moins fantastiques qui trouvent bon de se promener en pleine banlieue de Paris, un boa, tout ce qu'il y a de plus authentique, est apparu rue du Sentier.

M. Siveaujeant, employé ambulant des postes, habite au No 15 de la rue du Sentier, où sa femme est concierge ; il est chargé plus spécialement d'aller prendre à Bordeaux les malles du Brésil et du Sénégal et de les accompagner à Paris, où elles sont distribuées.

Il y a quinze jours, M. Siveaujeant se trouvait à Bordeaux pour recevoir le courrier du bateau postal des Messageries Maritimes arrivant de Dakar et Lisbonne, lorsque le maître d'équipage et un matelot vinrent le trouver et lui dirent :

— Nous avons acheté, pour quinze sous, à Dakar, un boa apprivoisé.

Le voulez-vous ? Il n'est pas méchant. Nous l'avons appelé Anatole. Il a avalé, ces jours derniers, trois lapins, et il en a au moins pour six mois avant que son appétit se manifeste de nouveau.

Le moyen de résister à l'offre alléchante d'un serpent qui s'appelle Anatole et qui est nourri pour six mois ?

M. Siveaujeant accepta.

— J'en ferai cadeau au Muséum, se dit-il, ça me fera une bonne note.

On lui apporta alors un superbe serpent de quatre mètres de long et gros comme une bouteille qu'il ramena à Paris.

M. Siveaujeant écrivit à M. Milne-Edwards, directeur du Muséum, pour lui proposer Anatole (que, par parenthèses, sa femme avait débaptisé et rebaptisé du prénom de Quiqui) et le serpent fut enfermé, en attendant la réponse, dans le logement laissé vide par un locataire du sixième.

Des déménageurs, entrant dans ce logement, laissèrent évader Quiqui, qui se précipita avec allégresse vers la lucarne et se mit à explorer les toits et les gouttières du quartier, tandis qu'une foule énorme s'accumulait sous les fenêtres et que les voisins s'enfuyaient, épouvantés.

Déjà les pompiers et leurs pompes accouraient, ainsi que le commissaire de police, quand le postier ambulant, qui faisait une petite partie dans un café du voisinage, fut averti du remue-ménage occasionné par Quiqui. Il grimpa sur le toit et fit rentrer le serpent, non sans l'avoir grondé fortement, ce qui, du reste, parut impressionner fort peu le constrictor.

On en parlera longtemps dans la rue du Sentier. Et ce sera un couplet émouvant de la *Chanson des Russ et des Boas*, si jamais quelqu'un se décide à l'écrire.

SA CHANCE

— As-tu eu de la chance à la pêche ?

— Une chance inouïe, phénoménale.

— Tu as pris de beaux poissons ?

— Pas un seul.

— Mais tu viens de me dire que tu avais eu une chance extraordinaire.

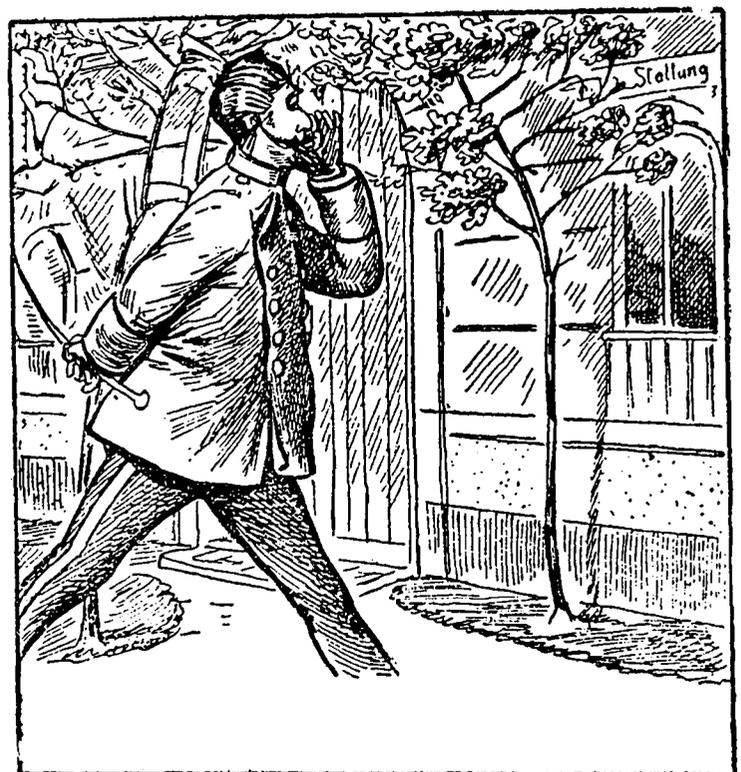
— C'est que je suis tombé à l'eau dans un trou très profond et que je m'en suis retiré.

CURIEUX POINT DE VUE SUR L'ART

Le passant. — Comment faites-vous pour gagner votre pain, mon pauvre homme, je n'ai jamais entendu jouer du piston aussi mal que vous le faites.

Le musicien. — C'est précisément le point. Si je jouais bien, j'appartiendrais à un corps de musique et je serais très peu payé. Comme je joue mal, je me tiens au coin des rues et chacun me donne quelque chose pour que je m'en aille.

DEVINETTE



— Voyons, on me dit qu'il y a ici des gens qui se battent, j'arrive et ne voit personne. Où sont-ils donc ?



S'entourer de Lumières

est assez facile si vous savez où vous adresser pour cela. Voici le meilleur endroit pour apprendre ce qu'on doit faire quand on est dans cet état de faiblesse qui souvent précède la maladie. Voulez-vous être guéri de la torpeur, retrouver l'appétit, un sommeil calme et redevenir ainsi un homme nouveau?

La Salsepareille d'Ayer

vous donnera tout cela. Elle l'a fait pour des milliers. Elle le fait depuis 50 ans. Essayez-en.

Envoyez chercher le "Curebook." 100 pages. Gratis. J. C. Ayer & Cie., Lowell, Mass.

Fragment de conversation entre un Marseillais et un Gascon.

Le Marseillais. — Moi, mon bon, j'appartiens à une des plus anciennes et meilleures familles de France; sous tous les règnes, depuis Louis XIII, il y a toujours eu au moins un membre de ma famille qui s'est illustré, soit comme écrivain, soit comme soldat!

Le gascon. — Tout ça n'est rien, mon ami, auprès de la mienne; chez nous, tout l'hiver, on ne se chauffe qu'avec des bâtons de maréchaux de France venant de mes ancêtres.

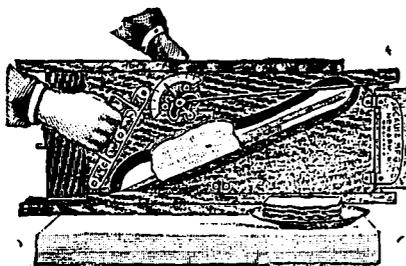
**

Le professeur questionne un candidat sur les grandes catastrophes et les situations intéressant le sauvetage.

— Et à présent, supposons que vous êtes dans un bateau qui chavire avec cinq jeunes filles, que feriez vous?

L'élève:

— Dame, je sauverais la plus riche.



TRANCHE-PAIN pour Hôtels, Restaurants, Clubs, etc...
RASOIRS Les Rasoirs "L. J. A. Surveyer" sont garantis donner satisfaction; le plus bel assortiment de...
COUTELLERIE importée directement des manufacturiers et pour cette raison à prix très raisonnables chez...

L. J. A. SURVEYER, Quincailleur
 6 Rue St-Laurent.

Une Recette par Semaine

POUDRE D'AMIDON

Une économie à réaliser, c'est celle qui consiste à préparer soi-même la poudre d'amidon. On pile l'amidon, on le passe dans une mousseline très fine, et si l'on veut un parfum, on place dans la boîte de poudre un sachet d'iris de Florence ou des morceaux de racines d'iris. On ne saurait trop, en effet, prémunir les femmes, et surtout les jeunes mères qui s'en servent pour leurs bébés, contre l'emploi des prétendues poudres de riz, qui contiennent souvent des substances dangereuses pour la peau, et qui peuvent faire grand mal à des enfants jeunes et délicats.

B DE S.

LETTRE OUVERTE

Nous pensons être utile à nos lectrices en leur mettant sous les yeux la lettre suivante qui nous est communiquée par un de nos lecteurs.

Olneyville, R. I., 10 juillet 1897.

M. Brazeau,

Permettez-moi de vous écrire un mot, pour vous remercier de m'avoir avisé de prendre des Pilules Rouges du Dr Coderre. Elles sont excellentes, c'est incroyable tout le bien qu'elles m'ont fait; mes voisins et voisines me reconnaissent à peine, tant j'ai engraisé; c'est une véritable bénédiction que ces Pilules et je les recommande fortement à mes amies.

Avec remerciements et reconnaissance, je me souscris votre tout dévouée,

MME JOSÉPHINE DESMARAIS,

En arrière du No 117 Manton Ave.

Cette lettre se passe de commentaires, elle est une nouvelle affirmation de l'excellence de la médecine favorite du Dr Coderre si appréciée au Canada.

Pendant les vacances, le petit Paul écrit les dépenses de sa mère, et met un seul s à poisson.

— Comment, tu as eu le prix d'orthographe, et ta écrit poisson au lieu de poisson.

— C'est que, vois-tu, petite mère, j'ai bien senti qu'il n'était pas frais.

**

Une petite satire sur les hommes laids; c'est aussi une belle leçon de morale.

LE FAUX CALCUL

De crainte de l'inconstance,
 Lison fit choix d'un magot,
 Dans la frivole espérance
 Qu'un amoureux lait et sot,
 Rebuté de chaque belle
 Et trop heureux de son lot,
 Lui serait toujours fidèle.
 Hélas! vaine illusion!
 Thersite, en quittant Lison,
 Fit voir à la pauvre fille
 Que la plus laide chenille
 Devient un jour papillon.

Ces vers-là, — voyez-vous, messieurs et mesdames, — mériteraient le prix Montyon.

**

En apprenant un accident ou plusieurs personnes de sa connaissance ont péri, M. de Calinaux reste insensible.

— Moi, dit-il, négligemment, la mort des autres me laisse froid.

Puis, voulant sans doute corriger ce que cette déclaration a de trop féroce-ment égoïste, il ajoute:

— D'ailleurs, je crois bien que ma mort même me laissera froid...

TRIO DE PROVERBES

En belle gaine d'or, couteau de plomb gât et dort.

×

Qui cuir voit tailler, courroie de mande.

×

Vivez et laissez vivre.

SANCHO PANÇA.

DICTONS POPULAIRES

AOÛT

Août humide, hiver rude;
 Août sec, hiver neigeux.
 Quand il pleut en août,
 Il pleut miel et moût.

Temps sec en août
 Et gros nuages bleus,
 Neige pour l'hiver.
 Qui vend son fumier vend son pain.

Autant vaut celui qui chasse et rien ne
 Que celui qui lit et rien n'entend. [prend,

En police correctionnelle:

— Je vous ai déjà condamné trois fois pour le même délit... Il est juste que je vous condamne encore.

Le prévenu, goguenard:

— Ça qui prouve, mon président, que vous êtes repris de justice.

**

A l'école:

— Souvenez-vous que Milton, qui était aveugle, fut un grand poète.

— Bien!

— Quelle était l'infirmité de Milton?

— Il était poète!

**

Un député chargé d'une demande d'un de ses électeurs influents, s'en va trouver le ministre compétent, qui, quoique fort occupé, le reçoit à merveille, et finit par lui dire:

— Mais, mon cher, vous le voyez, je suis absorbé. Envoyez-moi une note personnelle et je n'oublierai pas votre affaire!

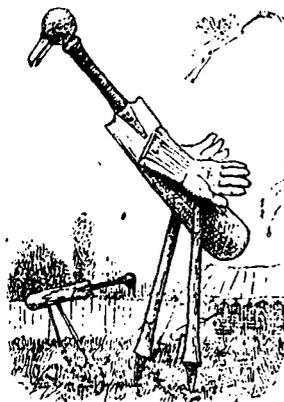
Notre député sort; pour une raison ou pour une autre, il n'envoie aucune note et se présente peu de jours après chez le même ministre pour une autre affaire.

Il est de mieux en mieux reçu et, quand il est sur le point de partir:

— A propos, dit le ministre, j'ai votre note là (tapant sur un dossier). Je l'ai lue, et je vais faire le nécessaire...

Le député est tellement épaté, qu'il court encore!

UN MONSTRE



Quel est ce monstre bizarre? direz-vous. L'imagination des malheureux hantés par la folie alcoolique est peuplée de bien d'autres monstres, tous plus épouvantables les uns que les autres. Pour se débarrasser à jamais de ces hallucinations atroces, il faut s'adresser aux guérisseurs: M. le Dr Sylvestre, 1240 rue St Denis, ou M. J. H. Charles, 513 Avenue Laval.

Exposition Provinciale

DE MONTREAL
 DU 19 AU 28 AOUT 1897

\$17,000 DE PRIX

Grand Concours d'Animaux

Chevaux, Bestiaux, Moutons, Pores, Volailles

PRIX SPECIAUX POUR BESTIAUX CANADIENS

Splendide déploiement d'Horticulture - Instruments agricoles et Produits des Laiteries - Concert, Musique, le jour et le soir - Course en Ballon, pour le championnat du monde, par les professeurs Leo Stevens et Charles Lastrange, acrobates - La plus grande série d'attractions spéciales qui se soit jamais vue au Canada - *Un verre de nuit d'été* - Le pays des fées "durant le jour" - La plus étonnante exposition électrique qui se soit donnée au Canada.

Tarif réduits sur toutes les lignes de chemin de fer.
Admission, 25c
 Terrain ouvert jusqu'à 10 heures du soir.
 Pour liste des prix et informations, s'adresser à
 S. C. STEVENSON,
Gerant et secrétaire.

Fin de feuilleton, avec une coquille d'imprimerie:

"Alors, en proie au plus violent chagrin, Robert résolut de noyer sa peine dans l'ivresse. Il entra dans un as-sommoir et commanda un litre d'absinthe qu'il se disposa à vider lontanment."
 (La suite à demain.)

LE BAUME RHUMAL

Quo de souffrances, quo d'ennuis on s'évitait en prenant quelques doses de *Baume Rhumal* au premier symptôme de grippe. Remède actif, sûr, et sans rival.

Pensée d'un gastronome politique:
 "Les ministères, c'est comme les perdreaux, on ne les aime pas trop avancés."

**

Une dame quêta. Elle présente la bourse à un richard qui lui dit rudement:

— Jo n'ai rien!
 — Prenez, monsieur, dit la dame; jo quête pour les indigents.

LISEZ

"Le Monde Canadien"

LA GRANDE REVUE HEBDOMADAIRE

12 PAGES, GRAND FORMAT

Publie toutes les semaines

LE PORTRAIT D'UN DE NOS HOMMES D'ETAT CANADIENS, UNE CARICATURE POLITIQUE AINSI QUE PLUSIEURS GRAVURES D'ACTUALITE, 4 PAGES DE FEUILLETON EMOUVANT, NOUVELLES DE TOUS LES PAYS.

Abonnement

POUR LA VILLE ET LA CAMPAGNE

\$1.00 PAR ANNEE

UNE PIASTRE PAR ANNEE, avec le choix sur une collection de chromos lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Mgr Bruchési et autres sujets. Voir notre annonce de primes dans le numéro du *Monde Canadien* de cette semaine.

Redaction, Administration et Ateliers

No 75 Rue St-Jacques, Montréal

CIRQUE

L. W. WASHBURNS

Positivement le seul Cirque qui visitera le Canada cette année. Sera à Montréal les

13 ET 14 AOUT

Vendredi et Samedi

2 Grandes Représentations par Jour

à 2 heures et à 8 heures

Trois Pistes, Musée-Ménagerie,

Hippodrome, L'Ouest Sauvage,

Carnaval Nautique Anglais, . . .

RUE STE-CATHERINE

#7 A côté de l'Ancien Terrain des Shamrocks

Sièges réservés maintenant en vente chez W. D. O'Brien, 113 Rue St-Jacques, près du Bureau de Poste.

Brascassat, le célèbre peintre animalier, allait à Bordeaux en chemin de fer.

Un gros bourgeois monte dans son wagon et s'installe, salue et entame la conversation.

—Ma foi, Monsieur, quand on voyage, on est bien aise de savoir avec qui l'on se trouve... Je suis dans les alcools, j'arrange les cognacs, je tripote les trois-six ; en un mot, je fais de l'esprit...

—Et moi, répondit Brascassat, je fais la bête.

Dans un théâtre, à propos d'une pièce où est censé figurer un éléphant. Le directeur, à un figurant.

—Quel rôle avez-vous dans la pièce ?
—C'est moi qui représente l'éléphant de Numidie. Je fais les jambes de derrière.

—Eh bien ! je vais vous donner de l'avancement.

—Ah ! Monsieur le directeur...
—Oui, à partir de demain, c'est vous qui ferez les jambes de devant.

Un auteur débitait de mauvais vers, dans un appartement très froid, à un de ses amis qui gelait tout en l'écoutant, et lui demanda ensuite son avis.

—Ma foi, lui dit l'ami, s'il y avait plus de feu dans tes vers ou plus de tes vers dans le feu, nous n'aurions pas si froid ici."

Poirier, Bessette & Cie

IMPRIMEURS

Commandes promptement
exécutées, caractères
de luxe.

... 516 RUE CRAIG

MONTREAL.

RONDEL D'AUTOMNE

Voici la fin des beaux jours ;
La bise pleure et soupire ;
Aux branches la feuille expire,
Les bois perdent leurs atours.

Le soleil, hâtant son cours,
Semble avare d'un sourire ;
Voici la fin des beaux jours ;
La bise pleure et soupire.

Rien ne peut durer toujours.
Celle, que jusqu'au délire
J'adorais, vient de me dire
Adieu pour d'autres amours...
Voici la fin des beaux jours !

GEORGES GILLET.

Une dame disait qu'elle allait ouvrir sa maison, mais qu'elle n'admettrait chez elle aucune femme qui aurait passé trente ans.

—Ce sera charmant, lui dit sa cousine, mais dépêche-toi, car dans un an, tu ne pourras plus t'inviter."

Un provincial s'est aventuré en compagnie d'un ami chez un de ces limonadiers à orchestre où l'on sert les bocks avec accompagnement de quadrilles et de polkas.

L'ami consulte le programme :

No 6.—*Extasse*, valse brillante.

—Tiens, dit-il, pourquoi "*extasse*", au lieu d' "*extase* ?"

—Sans doute, observe le provincial, c'est pour bien indiquer qu'il s'agit de musique de café.

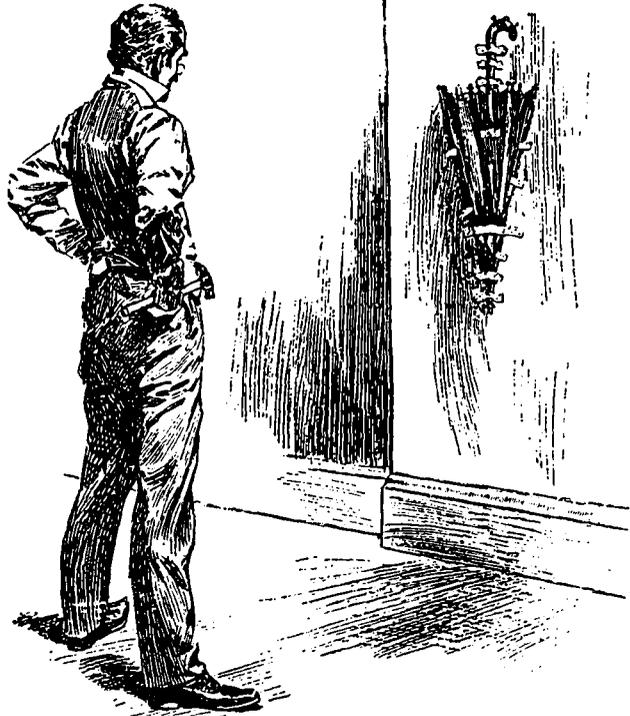
En police correctionnelle :

—Comment se fait-il que vous, un homme instruit, un ancien professeur, vous avez fracturé l'armoire de cette pauvre femme et fait main basse sur les valeurs qu'elle avait cachées dans le haut de son armoire ?

Le prévenu souriant :

—Main basse... En haut ! Voyons, Monsieur le président, vous comprenez vous-même l'impossibilité !

IL A TROUVÉ LE MOYEN



—Le moyen, le voilà ! Il est vrai que je ne pourrai pas m'en servir, mais au moins j'aurai la satisfaction de toujours savoir où il est.

PLAISANTERIES HORTICOLES

Des produits de la terre, le plus noble est le Melon, qui descend des Pépins ; le plus collet monté, c'est la Fraise ; le plus mélomane, c'est le Haricot ; celui qui a le moins de retenus est le Pissenlit ; le plus sot, c'est le Cornichon ; le plus productif la Carotte ; le plus généralement redouté des poissons est la Pêche ; le plus tourmenteur, c'est le Souci ; le plus belliqueux, le Grenadier ; le plus prisé est le Tabac.

Attestation relevée dans un journal médical :

—Monsieur,
—Ma belle-mère qui souffrait de la gorge ne parlait qu'à grand-peine quand elle a commencé à faire usage de votre potion ; aujourd'hui, elle ne parle plus du tout.

—Veuillez m'en expédier encore deux autres flacons, et agréer, etc.

—Signé : VERMOUILLOT."

Calino est allé passer la soirée au théâtre.

—Qu'est-ce que tu as vu ? lui demande sa femme.

—J'ai vu une pièce charmante.

—Une comédie ou une opérette ?

—Comment veux-tu que je le sache ? répliqua vivement Calino : je n'avais pas le programme.

Un paysan fort avare de la commune de Lariche-extra avait un cheval qu'il tenait à nourrir le plus économiquement possible. A cet effet, il se rendit chez un opticien et acheta pour sa monture une paire de lunettes vertes.

—Comme cela, dit-il, quand je lui donnerai de la paille, il s'imaginera que c'est du foin.

Quel est le comble de l'avarice ?

—C'est d'en avoir aux deux jambes.

A l'examen, un professeur à un étudiant en droit.

—Dites-nous, monsieur, à quoi sert la caution ?

—La caution, monsieur... c'est une chose qui sert à... garantir.

—Alors, quand vous prenez un parapluie, il devient une caution ?

—Monsieur, en ce cas c'est une pré... caution.

**

LES SUTILITÉS DE LA LANGUE FRANÇAISE

N'avez-vous pas souvent entendu parler des subtilités de notre langue ? En voici un exemple édifiant entre tous. Savez-vous de combien de noms différents est appelé le produit pécuniaire du travail ? Lisez :

Banque, pour les typographes.
Salaire, pour les hommes à la journée.

Paie, pour les ouvriers.
Gages, pour les domestiques.

Tronc, pour les garçons de café.

Appointements, pour les chefs de maison.

Emoluments, pour le clergé.

Coupons, pour les obligataires.

Dividende, pour les rentiers.

Jetons de présence, pour les administrateurs.

Remises, pour les courtiers.

Primes, pour les agents d'assurances.

Prêt, pour les soldats.

Solde, pour les officiers.

Droits, pour les auteurs.

Pensions, pour les retraités.

Retraite, pour les pensionnés.

Traitement, pour les fonctionnaires.

Indemnité, pour les députés.

Emargement, pour les ministres.

Liste civile, pour le chef de l'Etat.

Leux et cachets, pour les artistes dramatiques.

Droits des pauvres, pour les directeurs.

La... sixième chambre, pour les journalistes.

MAGNIFIQUE ROMAN

LE FILS DE L'ASSASSIN

Cet émouvant feuilleton, qui a tenu les lecteurs du SAMEDI sous le charme de ses dramatiques situations, est maintenant en vente.

Au-dessus de 400 pages, grand format.

Il en sera adressé un exemplaire franco à toute personne qui nous fera parvenir la somme de

25 CENTS

Les timbres-postes (canadiens ou américains) sont acceptés.

ADRESSEZ VOS COMMANDES DE SUITE

TIRAGE LIMITÉ

POIRIER, BESSETTE & CIE

No 516 Rue Craig

MONTREAL

Ile Grosbois

Tous les jours, le dimanche compris, départ, du quai Jacques-Cartier, du vapeur

"FILGATE"

Capitaine GOULET

10 hr a.m., 2 hr p.m.

Allez respirer l'air pur du fleuve et vous promener sous les frais ombrages de l'île Grosbois. C'est la plus belle promenade que l'on puisse accomplir par ces temps de chaleur torride.

Prix, aller et retour, 20 centims

N'est-il pas vrai, disait-on à un Italien enthousiaste du Tasse, que si le bon Dieu voulait faire un poème épique, il en composerait un comme la Jérusalem délivrée ?

—Se potesse (s'il le pouvait), signor, se potesse, répondit cet enthousiaste.

**

Camembert rencontre Galoupiat, hier soir, à la salle du Manège.

—J'ai, lui dit-il, des velléités de devenir orateur. Quelles sont les conditions pour pouvoir parler en public ?

—Il y en a plusieurs, répond gravement Galoupiat : la première, c'est qu'il y ait du monde...

**

Calino se plaint à un ami d'avoir la fièvre.

—Eh bien ; coupe-là, répond l'ami.

—Merci bien, répond Calino, pour en avoir plusieurs.

Dr BERNIER

DENTISTE

Informe respectueusement sa clientèle qu'il a transporté ses salons dentaires au

No 60 RUE ST-DENIS

à deux portes plus haut que le Jardin Viger. PRIX MODÉRÉS

Nouvelle Manière de Poser les Dentiers sans Palais
DENTS POSEES SANS PALAIS
S. A. BROSSEAU, L. D. S.
No 7 RUE ST-LAURENT, Montréal



Extrait les Dents sans Douleurs par l'Electricité et fait les Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de Vieilles Racines.

UN TROP PETIT VERRE

Le fameux tragédien anglais Kean jouait un jour Macbeth sur le théâtre d'une petite ville d'Ecosse. Comme vers la fin de la pièce il paraissait fatigué, le directeur lui offrit un peu de whisky dans un tout petit verre. "Buvez cela, monsieur Kean, lui dit-il pour l'encourager. Buvez cela : c'est une vraie rosée de la montagne ; cela ne vous fera pas de mal."

—Non, répondit Kean en jetant un regard significatif sur la dose homéopathique qui lui était présentée ; non, certes, je jurerais bien que cela ne me fera pas de mal, quand même ce serait du vitriol."

**

La réforme de l'orthographe.

Un de nos lecteurs nous écrit qu'il a vu de ses yeux, sur les murs d'une belle école en construction, l'inscription suivante soigneusement peinte sur un bel écriteau :

CHANTIER INTERDIE
AUX
PUBLIQUES

Aussitôt que ladite école sera terminée, on ne fera pas mal d'y ouvrir un cours d'adultes.

La femme d'un maquignon à son mari :

—Georges, le fils du meunier, est venu cet après midi.

—Pour ?...

—Il voudrait faire l'achat d'un âne !

—Ah ! Et puis ?

—Mais je lui ai dit que tu étais absent.

**

Au régiment :

Le caporal.—Machu, quel est le pluriel de chacal ?

Machu.—C'est *kepis*, caporal.

Le caporal.—Vous êtes fou. Le pluriel de chacal, c'est *chacaux*.

Machu.—Mais, caporal, on m'a dit hier que les *shaks* n'allaient plus être d'ordonnance !

Cartes

Envoyez-nous 10 cents et vous recevrez 25 BELLES

CARTES DE VISITE imprimées à votre nom ainsi que nos catalogues et listes de primes et nos échantillons de cartes pour 1897-98. Ecrivez de suite car cette offre est limitée. Adressez :

W. H. GAGNE, Imprimeur, ST-JUSTIN, Que.

Au marché, ce matin :

—Si ce temps humide continue encore seulement un mois, au printemps, ben sûr, tout sortira d'erre.

—Malheur ! moi qu'ai enterré ma belle-mère y a pas six mois !

**

Un juge disait naïvement à un de ses amis :

"Nous avons, ce matin, condamné trois hommes à mort. Il y en avait deux qui le méritaient bien."

Mieux que le Bain de Rivière . .

Pas de soleil brûlant ou de vents froids, — pure eau courante. — Juste la vraie température pour rafraîchir — Plongeon et nage.

JOURS DES DAMES :

Le Lundi matin et le Mercredi après-midi

Bains Laurentiens

ANGLE DES RUES CRAIG ET BEAUDRY

Singulière enseigne lue à la devanture d'un marchand de papiers peints. Elle représente un rat déguisé en colleur d'affiches.

Au dessous on lit :

AU RAT COLLEUR

**

Entendu, hier soir, au café du Musée entre deux ténors :

—Et tu crois, toi, que les œufs frais éclaircissent la voix ?

—Tiens, pardine ! regarde les poules, dès qu'elles pondent, elles se mettent à chanter.

**

Un pendu.

On a trouvé, l'autre jour, au bord de l'André, un individu pendu à une branche de chêne.

Il avait accroché sur sa poitrine un pancarte ainsi conçue :

Je meurs où je m'attache.

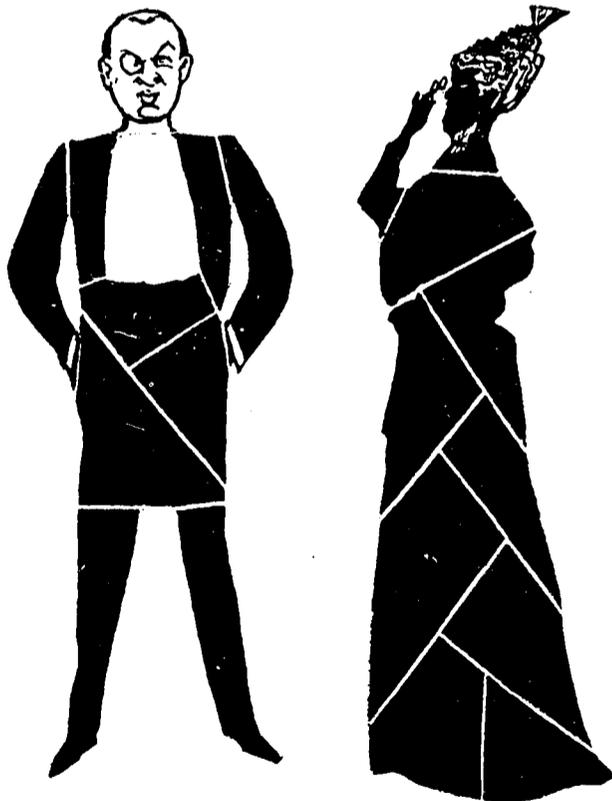
Nouvelle édition du . . . JEU DE POKER

—PRIX, 10 CENTIMS—

La première édition étant épuisée, les éditeurs ont résolu d'en publier une édition populaire, le format, le papier et la reliure restant semblables à ceux de la première édition.

Adressez : "LE SAMEDI", 516 Rue Craig, MONTREAL.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 89



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le Jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste : Mlle Alice Desjardins, Arthur Payette, Alexandre Raymond, F. Labelle (Montréal, Qué.), Jos. Campeau (Mile-End, Qué.), La Dubois (Ste-Anne de Prescott, Ont.), Pierre Hébert (Stottsville, Qué.), Mlle L. A. Pelletier, Mlle Corinne Chartrand, Mlle Rose de N. Lafobvre, Jos. D. Thibault, Léon Trépanier (Fall River, Mass.), Mlle J. S. Aubin (Lowell, Mass.), Mme M. Majeau (Nouvelle-Orléans, La.), L. Lapointe (Oswego, N. Y.).

Desjardins, F. Labelle (Montréal, Qué.), La Dubois (Ste-Anne de Prescott, Ont.), Pierre Hébert, (Stottsville, Qué.), L. Lapointe (Oswego, N. Y.).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centims en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

Le tirage au sort a fait sortir les noms de Mlle Alice

NOUVEAUX PRIX

DES

Bicycles Columbia

LES "STANDARD" DU MONDE ENTIER

COLUMBIA 1897 Le meilleur bicycle existant.	Réduit à	\$90
COLUMBIA 1896 Deuxième après le modèle 1897.	Réduit à	72
HARTFORD 1897 Egal à beaucoup de bicycles.	Réduit à	60
HARTFORD Modèle No 2.	Réduit à	55
HARTFORD Modèle No 1.	Réduit à	50
HARTFORD Modèles Nos 5 et 6.	Réduit à	37

Rien sur le marché n'approche de la valeur de ces bicycles à leurs anciens prix ; que sont-ils donc maintenant ?

POPE MFG CO., HARTFORD, CONN.

Catalogue gratis de n'importe quel agent des "Columbia" ; par la maille, pour un timbre de 2 centims.

L'EXTRAIT ORCHITIQUE CONCENTRÉ

DU DR FRED. J. DEMERS

Produit des effets non seulement prodigieux, mais presque miraculeux dans les maladies suivantes: Fatigue ou Épuisement Cérébral — chez l'Enfant, comme chez la Femme et l'Homme produit soit par le chagrin, les affaires ou les travaux intellectuels; contre les affections de la Moelle Epinière, Faiblesse Générale, Débilité Nerveuse, Idées Fixes, Scrupule, Fluores Blanches, Vapeurs, Enervations, Hystérie, Vertige, Vents, Incontinence d'Urino, Menstruation difficile ou supprimée, Beau Mal.

Ainsi donc, si vous souffrez d'aucune de ces maladies achetez cette Merveilleuse Préparation, qui est une VÉRITABLE Nourriture du Système Nerveux, et non moins précieuse aux gens en santé, pour se préserver des maladies, qu'aux malades pour se guérir.

Comme garantie, exigez toujours, sur chaque bouteille, le NOM et la SIGNATURE de l'auteur en ENCRE ROUGE.

Le prix est de \$1.00 le flacon ou 3 flacons pour \$2.50.

Si votre pharmacien ne l'a pas, adressez-vous au No 1157 Rue St-Laurent, ou l'on vous montrera des centaines de certificats de personnes guéries.

MAISON DU PEUPLE!

J. A. OUMET

Ci-devant GUILMETTE & OUMET

Le magasin par excellence des...

Chaussures à Bon Marché

On ne trouve absolument que là les

SOULIERS D'HOMMES, en veau et en buff, 75c

Une spécialité de CHAUSSURES DE PREMIERE COMMUNION

Gros et Détail. — Assortiment des plus complets

No 1107 RUE ONTARIO

Maison privée: 1105 RUE ONTARIO

50 ANS EN USAGE!

DONNEZ SIROP
AUX ENFANTS DU **D^R CODERRE**



POUR GUERISON CERTAINE

DE TOUTES

Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

oct. 18-04

Un contribuable vient tourmenter son député pour un bureau de tabac. A bout d'arguments, il ajoute: — Et puis, vous savez, comme c'est ma belle-mère qui doit le tenir, vous pouvez me le donner à Madagascar.

Chez le charcutier, rue de Lariche: — Elle est un peu avancée, votre andouille.

— De quoi! Avancée! Faudrait p't'être vous en faire des réactionnaires!

PHARMACIE DANIEL

1593 Rue Notre-Dame
Près le Palais de Justice

PRESCRIPTIONS UNE SPÉCIALITÉ

Médecines Brevetées

Françaises, Anglaises, Américaines et Canadiennes
Parfums et Articles de Toilette, un choix...

Les Dimanches et Fêtes: 9 heures a.m. à 1 heure p.m., et 4 heures à 6 heures p.m.

Tél. des Marchands 451
Tél. Bell 2269 ED F. G. DANIEL



RESTAURANT PARISIEN

(LA MAISON BLANCHE)

Table d'Hôte, 25c, de midi à trois heures. A la carte jusqu'à minuit. Cuisine bourgeoise.

COIN DES RUES
St-Jacques et St-Lambert

Entrée privée Côte St-Lambert.
Spécialité de Vins Importés.

GOMME du Dr Adam
Pour le Mal de Dents
En vente partout, - 10 cts

LES

CIGARES et CIGARETTES

Chamberlain

... SONT ...

FIN DE SIECLE

ESSAYEZ-LES!

DIX Cents

30 pour cent

... DE ...

COMMISSION

Pour la vente des Billets de la

Société . . .

Nationale de

Sculpture . .

à des agents responsables

GROS LOT \$1,500.00

PRIX DU BILLET, 10c

Tirage tous les Mercredis

104 rue St-Laurent.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 91



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Decoupe les pièces teintées en noir; rassemble-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition: MADAME MARDECOUAGNE ET SON PETIT MARI.

Adressez, sous enveloppe fermée avec votre nom et votre adresse, à "Sphinx", journal le SAMEDI

Avis Important — Il sera donné en primes aux 3 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-Tête, qui nous seront parvenues, au plus tard le jeudi 19 août, à 10 h. du matin, un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou 50 centins en argent, au choix des gagnants.



PETIT DUC,

LA FINE CHAMPAGNE,

LA CHAMPAGNE R. V. B.

"Ourling Oigar," fait à la main valant 10c pour 5c.